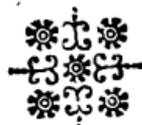


JOURNAL
HELVETIQUE
O U
RECUEIL
D E
PIECES FUGITIVES
D E L I T E R A T U R E
C H O I S I E ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des Pais Etrangers.

DEDIÉ AU ROI

SEPTEMBRE 1756.



NEUCHÂTEL
DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.

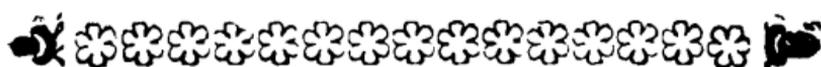
 
M D C C L V I.





JOURNAL HELVETIQUE,

SEPTEMBRE 1756.



DISCOURS

Sur le Précepte de ST. PAUL, *Rom. XII.*
15. *Pleurés avec ceux qui sont en pleurs.*

ST. Paul après nous avoir exhortés à partager la joie de ceux qui ont des sujets de joie, veut aussi que nous entrions dans la douleur de ceux qui ont quelque sujet d'affliction ; *Pleurés avec ceux qui pleurent.*

Ce Devoir, dememe que le précédent, est clair, & n'a besoin d'aucune Explication régulière. Pour le mettre dans tout son jour, il demande seulement quelques Remarques détachées.

L'Evangile veut, que nous nous attendrissions sur l'affliction de quelqu'un de nos Frères, & que nous la sentions come lui. La Nature nous y porte déjà. On souffre quand on voit souffrir ses semblables ; mais la Religion exige que nous alions plus loint :

Elle ne s'en tient pas à ces simples mouvemens de Compassion naturelle. Elle les épure & les perfectionne.

Ce Précepte renferme nécessairement l'obligation de consoler les Affligés. Ces Consolations ne peuvent qu'être efficaces, parce qu'elles partent d'un Cœur véritablement attendri.

Les Auteurs, qui ont fait l'éloge de l'Amitié, n'ont pas manqué d'insister sur la douceur qu'il y a à être consolé par un Ami. Quelle consolation, disent-ils, lors qu'étant abatu par quelque mépris, acablé par quelque persécution, pénétré de quelque chagrin, adigé de quelque perte, on se réfugie chez un Ami également tendre & habile, qui prend part à nôtre douleur, & qui fait en même tems les moiens de la tempérer ! Nous la sentons d'iminüer par l'empressement qu'il marque à la partager avec nous. La force de son zele nous relève de nôtre abatement. La tendresse de ses avis amolit la dureté de la persécution, que nous souffrons ; la douceur de ses manières adoucit l'amertume de nos chagrins ; enfin nous nous imaginons trouver en lui un trésor, qui nous console de nos pertes.

Voilà coment on a décrit la douceur qu'il y a pour un Affligé, à avoir un Ami qui prend part à ses maux. L'Évangile travaille à augmenter l'efficacité de ces Consolations. Il

multiplie le nombre de ces Amis, qui doivent partager nôtre douleur.

Pour être en état de donner des consolations salutaires, il faut donc mêler nos larmes avec celles des Affigés, & sentir ce qu'ils sentent. Cependant si leur douleur étoit excessive & qu'ils la pouffassent trop loin, on ne doit pas les suivre jusques là. Alors, si j'ose m'exprimer ainsi, il ne convient pas de se mettre à l'unisson avec eux, & cela pour pouvoir leur être plus utile.

Nous devons être vivement touchés de leur état. Mais quoi qu'atendris à la vue, ou au récit de leurs maux, nous ne devons pas suivre leur douleur dans tous ses progrès. Si elle va trop loin, s'ils se laissent trop abatre, nous devons conserver assés de fermeté pour les soutenir & relever leur courage. Un Home ne sent pas la moitié du poids de sa mauvaise fortune, lors qu'un autre l'aide à la supporter, & que ce Consolateur a le talent d'afermir les foibles.

Cette Règle peut être apuïée par un exemple tiré de l'Histoire Romaine. Ciceron, ce grand Home, dont le Nom sera immortel, ne laissa pas de se dégrader un peu dans certaines circonstances de sa vie. Il fit paroître beaucoup trop de foiblesse dans l'Adversité, & son abattement aprochoit du désespoir.

On a des Lettres de son Ami Atticus où il

lui en fait des reproches. Quelques Personnes, d'un naturel tendre & compatissant, en ont paru blessées & n'ont point hésité à dire qu'en cela *Atticus* s'étoit éloigné des Loix de la véritable Amitié. Quand nos Amis sont dans un état tranquille, ont-ils dit là dessus, on peut bien les reprendre plus ou moins fortement, suivant que l'exige le sujet qu'ils en donnent. Mais quand ils sont dans l'affliction ou dans quelque souffrance de Corps ou d'Esprit, ils doivent être extrêmement ménagés. Un véritable Ami doit partager la douleur de son Ami, & quand on est soi même attendri, on ne sauroit reprendre avec quelque force l'objet de notre compassion.

Mais *Atticus* a été justifié par des Gens fort sensés. Il n'étoit pas même difficile de faire son Apologie à cet égard. La voici, & elle pourra servir de Règle dans des cas semblables.

Quand l'abattement de nos Amis excède tellement la mesure de leurs malheurs, qu'il est moins l'effet de l'impression naturelle qu'ils en reçoivent, que la marque d'une sensibilité déraisonnable, ou d'une impatience à contretens, on peut se dispenser de les suivre, ou de les entretenir dans leur foiblesse. On ne doit point leur dissimuler le tort qu'ils se font par leur découragement,

par des gémiffemens perpétuels , & par des larmes , qui les ravalent au deffous d'eux mêmes.

On peut employer plüſieurs bones raifons pour moderer la douleur de ceux qui s'y livrent au delà des bornes. Je ne les rapporterai pas ici , parce qu'elles ſont aſſez connues. Mais ce qu'il eſt important de remarquer, c'eſt que pour conſoler ſolidement , & faire tarir les larmes des Affigés , il ne faut pas s'en tenir aux cónſolations tirées des Lumières naturelles: Il faut en emprunter de la Réligion , & ce ſont ſans contredit les plus éſicaces. Après avoir parlé le langage de la Nature & celui de la Raiſon , il faut auſſi parler le Langage de la Réligion. Il y faut recourir ſur tout quand la douleur eſt exceſſive.

Il eſt aiſé de faire voir l'infuffiſance des Conſolations humaines , & la ſupérieurité de celles , qu'on puife dans la Parole de Dieu. La Conoiſſance d'une vie à venir eſt une Source riche & abondante de conſolation. Si la Mort étoit la perte irréparable de la Vie, il faudroit bien ſe ſoumettre à cette triſte deſtinée, come y exhortoient les Philoſophes *Paiens*. C'étoit bien là une raiſon d'obéir , mais non pas une conſolation. Quelle reſſource que cette néceſſité fatale ? De ſemblables raiſons m'engageoient bien à céder , mais je n'en

étois pas moins privé pour jamais de la vie, ce bien qui m'étoit cher, & qui méritoit de l'être. Je ne m'étens pas sur les autres Consolations Chrétiennes, qui sont aussi d'un grand poids; c'est assez d'avoir indiqué la source ou nous devons les puiser.

Ce Précepte étant suffisamment éclairci, on peut nous demander présentement de nous examiner sur son observation. Si l'on fait cet examen un peu exactement, bien des Gens se trouveront en défaut sur ce devoir. On prend quelquefois assez légèrement de l'aversion, de l'antipatie pour certaines Personnes. Quelle est la suite de ces préventions injustes? S'il arrive quelque disgrâce, à ceux qui ont ainsi le malheur de nous déplaire, loin d'en être touché, on ira quelquefois jusqu'à s'en réjouir. On pourroit citer plusieurs autres cas semblables, où ce qui arrive au Prochain excite chez nous des Sentimens directement opposés à ceux que la Religion veut nous inspirer. Il n'y a que trop de Gens dans qui le malheur des autres est matière à une joie maligne. La peine des Affligés, à quoi ils devroient être sensibles, est quelquefois un sujet de triomphe pour eux. Que doit-on penser de ceux qui ont le Cœur assez gâté pour en venir jusques là? On doit les regarder come des Gens qui ont dépouillé l'humanité, come

des Enemis du Genre-Humain, come indignes de jouir des avantages de la Société, dont ils remplissent si mal les conditions,

Nous devons cependant reconoitre qu'il n'y a que peu de Gens capables d'avoir cette joie cruelle. Le défaut le plus général c'est de n'être pas assés sensibles aux maux d'autrui. Rien de plus rare que cette tendre compassion, que l'Evangile veut nous inspirer, & en voici la raison. Nôtre Amour propre ocupe toutes nos Facultés ; il ne nous laisse de sensibilité que pour nous mêmes & pour nos intèrêts. Nôtre Cœur ne s'ocupe un peu vivement, que de nôtre Individu. Nous raportons tout à ce seul objet. Nous regardons avec indifférence ce qui interesse les autres : C'est là le plus grand obstacle à la pratique du Devoir que recomande *St. Paul*.

Voici ce que dit un habile Moraliste sur la cause de cette froideur. Cette insensibilité pour autrui n'ait ordinairement de l'excès de nôtre Amour propre, qui fait que nous raportons tout à nous mêmes. Les Biens & les Maux d'autrui ne sont pour nous que des espèces de Songes. A peine les entrevoions nous ; nôtre esprit ne daigne pas s'y fixer, nôtre Cœur est dépourvû à cet égard d'un sentiment que nous employons & que nous absorbons tout entier

pour nous mêmes. Combien de Gens qui ne pensent qu'à eux , qui ne cherchent qu'eux ; ce qui regarde les autres ne les touche point. Combien qui ne prennent part aux situations du Prochain, qu'autant que leur intérêt s'y trouve ! —

Les Paiens eux mêmes ont regardé cette insensibilité, cette dureté, come tout à fait opposée à la Nature , come étouffant tous les sentimens d'humanité, & ils l'ont détestée. Mais dans la Morale de J. C. la simple froideur, l'indifférence pour les maux des autres, est un crime.

Mais , dit-on , pleurer avec ceux qui pleurent , mêler nos larmes avec les leurs, c'est le moïen de nous rendre malheureux, c'est le moïen de se voir toujours soi même dans l'affliction.

C'est ce qu'un célèbre Ecrivain a exprimé d'une manière fort énergique. *Unis avec les autres par la Société, dit-il, nous ne faisons, pour ainsi dire, que nous multiplier en d'autres nous mêmes, pour participer d'avantage à la commune misère du Genre-Humain* *.

On prétend qu'un éfet de la Compassion c'est de nous rendre nous mêmes malheureux ; mais il ne faut pas confondre la tristesse avec la douleur. „ Il y a bien de la di-

* *Abadie* Art de se conoitre soi même. P. 20.

„ férence entre la douleur & la tristesse , dit
 „ le Père *Malbranche*. La douleur ne peut
 „ jamais être que désagréable , & la tris-
 „ tesse est agréable par elle même. Cela pa-
 „ roît assés par le plaisir qui acompagne la
 „ tristesse , dont on est touché aux funestes
 „ Réprésentations des Théâtres ; ce plaisir
 „ augmente avec la tristesse *.

On va tous les jours au Théâtre chercher
 à s'atendrir sur le malheur imaginaire de
 quelques Héros chimériques. Leurs Avan-
 tures tragiques , quoi que féintes , nous ar-
 rachent des larmes & bien loin qu'elles nous
 fassent de la peinc , nous y trouvons de la
 douceur. Ce qui le prouve , c'est qu'on re-
 tourne avec plaisir à ce même Spectacle.

Mais pour nous en tenir aux disgraces
 réelles , il y a aussi une véritable douceur à
 compatir aux maux des malheureux. On a
 dit qu'il n'y a point de bone œuvre qui ait un
 fruit plus doux & plus prompt , que celle de
 consoler une Ame affigée. Le plaisir que
 vous lui faites vous revient dans le moment.
 Les Oeuvres de la Charité sont bones & pour
 celui qui les reçoit , & pour celui qui les fait,
 le fruit se partage.

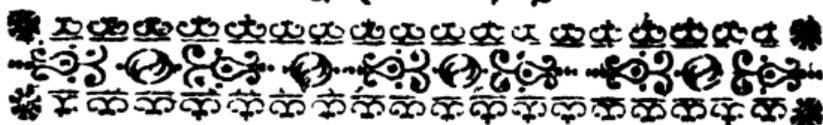
Après tout , quand les maux du Prochain

* Recherche de la Vérité. T. I. pag. 297.
Amsterd.

nous mettroient d'abord nous mêmes dans une situation facheuse & pénible , par la part que nous y prenons , les Consolations que nous leur donons , sont fort propres à nous rendre nôtre première tranquillité. En fortifiant les Affligés, en les affermissant contre leurs disgraces , par des Réflexions pieuses , il est clair qu'on s'affermit aussi soi même. C'est donc une belle fonction de la Charité , que de consolider les plaies de ceux qui souffrent , mais c'est en même tems une occupation douce & satisfaisante.

J'ai mis à la tête de ce Discours le Précepte de *St. Paul* qui en a fait le sujet , je vai le conclure par un équivalent que nous a donné le sage Auteur de l'Eclésiastique ; *Ne manqués jamais à consoler ceux qui pleurent , & prenés part à la douleur de ceux qui sont dans l'amertume* *.





L E T T R E

A une jeune Personne qui doit entrer incessamment dans le Monde ; par Mad. Du S...

SUR LE CHOIX DES SOCIETEZ.

JE viens d'avoir la plus singulière conversation avec une Femme aimable, qui m'est chère, que les principes d'une pieuse Education ont prévenue contre les grands désordres, mais que le torrent du monde entraîne, & qui s'y trouve prodigieusement livrée. Dans les desseins que je forme pour vous, ma chere *Julie*, j'imagine qu'il n'est point hors de propos de vous en faire part.

Je suis, m'a-t-elle dit, surprise qu'une vie aussi remplie que le paroît la mienne, me laisse susceptible de l'ennui qui me domine quelquefois ; qu'environée de tout ce qu'il y a de séduisant, j'éprouve un vuide extrême. J'ai tout que je puis désirer, & cherche, pour ainsi dire, autour de moi : Je ne vois pas ce qui me manque, mais il me manque quelque chose. La Nature & la Fortune m'ont bien traitée (l'on peut s'exprimer ainsi vis à vis d'une vraie Amie). Mon Mari fait un personnage dans le monde : Il a de bones manières pour moi ; & quand il ne

diminueroit quelque chose, pourvû que cela n'allât pas à la contrainte, en vérité je n'aurois pas le tems de m'en apercevoir. Je suis obsédée en sortant du lit; obligée de dérober les circonstances secrètes de ma toilette, j'ai cent Témoins des autres: On m'enève de chez moi. Un petit voiage de Campagne, un Diné, une Fête, souvent une Partie qui n'a ofert d'agrément que dans le projet, nous mettent en mouvement. *Paris* offre mille façons de diversifier les plaisirs; je les admetts toutes, quelquefois même plusieurs à la fois: Promenade pour le brillant des Equipages, autres Promenades où l'on étale avec avantage les agrémens & la parure. Enivrée d'éloges, foulant aux pieds les plus séduisantes fleurettes, on rentre chez soi ou chez quel'qu'autre: Un délicat Soupé rassemble une petite troupe d'élite; la cohue, que je ne hais point dans le cours de la journée, me deplait à table; il faut qu'on y soit assorti: J'élague celle qui m'environe, elle forme ma Cour & non ma Société; la gaieté, la faillie règnent, la nuit arrive, & je me couche le plus souvent sans avoir eu le tems de penser que je m'étois levée. Cette vie est charmante, je me veux un mal mortel d'en être quelquefois dégoutée. Je crains de devenir bizarre & caustique, car enfin il faut que je vous l'avoue, ma bone, il est des momens

où je voudrois être plus à moi : Je hais quelquefois le jour qui me replonge dans le tourbillon ; & quand quelque heureux hazard écarte cette turbulente troupe, je suis enchantée d'être livrée à moi même, sans qu'il paroisse de l'inégalité dont ma conduite ; & quoique les reflexions dont je m'occupe alors me donent de l'humeur, parcequ'elles font naître d'ennuyeux scrupules, j'aime à m'y livrer : Je trouve cette pensée fautive de dire qu'elles sont inutiles ; réellement il en faut quelquefois ; je voudrois que ma façon de vivre fût plus relative à mes préjugés : Ma Raison trouve bien l'incompatible ; mais elle me laisse après me l'avoir dit, & ne me fournit aucun milieu. A vingt ans se réduire à une vie uniforme, se coucher se lever à des heures réglées, s'occuper de Dieu premièrement, de sa Famille, de son Domestique, instruire & régler. . . Que de Misères dans ces détails ! Que diroient *Cidalise* & le jeune Comte ? L'une est mon Amie, l'autre, sans être amoureux, a mille complaisances qui m'amusent ; tous deux répandent un affreux ridicule sur le malheur d'une Education, qu'ils qualifient de bourgeoise, dont ils prétendent que l'impression me met toujours à la veille de leur échaper, de m'ensevelir, de m'enterrer, en un mot d'être comptée pour rien. Ils me sont chers, mais assurément

fans conséquence. Je conois *Cidalise* depuis peu ; c'est une Femme consommée dans l'usage du grand Monde. Sans retourner sur sa Jeunesse, dont les comencemens ont quelque chose d'assez révoltant, elle est revenue à mettre de l'ordre dans sa conduite. Elle m'a souvent fait l'histoire de sa vie. Ah ! ma bone, qu'il y a de jolis endroits ! Le Duc de. . . l'a aimée: Quel Home fait pour plaire ! quels Triomphes ! Elle le suivit dans son Gouvernement, & sans qu'ils eussent l'air d'avoir rien à démêler ensemble, il parut la voir pour la première fois au Spectacle : Elle passoit pour la Comtesse de. . . Il lui avoit donné un Equipage, & tout ce qu'il falloit pour en soutenir le personnage. Une des plus belles perones de la Ville eut des prétentions : Il en parut touché ; mon Amie trembla. Le Marquis de. . . s'ofroit à la dédomager ; mais il y avoit du Sentiment dans cette affaire ; il ne servit qu'à ranimer l'amour du Duc, & d'ornement à la Conquête ; tout fut sacrifié de bone foi de part & d'autre.

Quels Jours ! Quels Instans ! Elle ne m'a rien caché : Oh ! c'est une Femme bien sincère : J'aurois quelquefois souhaité qu'elle le fut moins ; mais elle done à tout des Couleurs. . . En vérité les Circonstances qui l'ont entraînée étoient insurmontables.

Pour le Comte, vous savez qu'il est plus

aimable que tout ce qu'on voit dans le monde, rien ne lui ressemble à tous égards : S'il étoit amoureux, il seroit à craindre ; j'en serois au désespoir ; car qu'en pensez-vous, ma Bonne, il faudroit renoncer à le voir ? *Cidalise* me disoit, non ; mais seulement éviter le tête à tête. Au surplus que craindriez vous ? - S'il vous aime, il vous respectera : C'est le plus intime de vôtre Mari ; vous savez come il en parle. Avec tout cela ma Bonne, & l'indifférence dont il se pique, je le crains, parce qu'il y a des jours où je le trouve nécessaire, & d'autres où ma raison le trouve de trop : Tel fut, par exemple, celui dont vous vouliez me détourner de remplir les Engagemens. J'aurois dû vous en croire, cette partie étoit légère. La crainte des ridicules auxquels je me serois offerte, en m'y refusant, me détermina : J'y portai de l'inquiétude & des réflexions : On est souvent déplacée quand on pense. J'eus peine à partager la gaieté comune. Nous allâmes, come vous savez, dans cette jolie Maison du Prince de. . . Il ne devoit point s'y trouver ; cependant il y vint ; j'en fus bien aise ; car j'avois réellement de l'humeur. J'imaginai que sa présence imposeroit, & que nous serions obligés de reprendre le chemin de *Paris* ; point du tout. J'aurois soupçonné du Concert, tant il parut d'intelligence avec

ma Société. *Cidalise* m'a toujours assuré, que non. Quoiqu'il en soit, tout continua sur le même ton. Il fit entendre une Musique admirable pendant le Diné, il se donna lui même la peine de nous conduire dans les Jardins, & de nous faire remarquer les Beautés d'un singulier Labyrinthe, où mon Amie n'ayant pu nous suivre, parce qu'un soudain mal de tête l'avoit faisie, le Comte, qui lui donoit le Bras, la conduisit au Château: *Emile*, *Cephise* & leurs Ecuyers disparurent, je ne fais coment; fans m'en être aperçue, je me trouvai seule avec le Maître du Logis, qui me faisoit l'honneur de m'aider à marcher. A quelle Scène fus-je exposée! J'étois déjà fort intimidée du tête à tête avec un Home de ce rang, que je voyois pour la première fois. Ce fut bien autre chose qu'en me forçant presque de m'asseoir, je le vis à mes pieds avec un Air ému, des regards fixes & languissans: Je ne fis qu'un saut dans la première Route; me croyant suivie, je la parcourois avec éfroi, cherchant une issue; j'aperçus le Comte, qui d'un air inquiet s'embarrassoit de son côté: Mon agitation le surprit moins qu'elle ne parût l'affiger; je crus qu'il en savoit la cause. Tout est-il découvert, lui dis-je? Quelles Façons d'agir! Qu'est-ce que cette Manœuvre! Je l'ignore, me répondit-il: Mais

de tous les Hommes je suis le moins propre à m'y prêter ; & si vous me permettiez de vous instruire de mes Sentimens pour vous, j'aurois bientôt de quoi vous en convaincre. Vous êtes dans une Société dangereuse, belle *Hortence*, ajouta-t il : Les Conseils d'un Homme de mon âge peuvent être suspects ; mais réfléchissez-y, ils auront des Partisans vos Inclinations heureuses. Echapez aux pièges, croiez moi ; l'on abuse de votre Confiance. Il me disoit cela d'un Air qui m'attendrissoit, ma Bone, je lui faisois gré de ce vertueux intérêt ; & sans être en garde contre lui même, nous cherchions de concert à sortir de ce Dédale. Nous entrâmes enfin dans un grand Bois ; je me jettai sans autre réflexion sur le premier Banc : Quelle surprise ! Je le vis à mes genoux ; j'étois trop lassé, je ne pouvois plus fuir ; que cela est embarrassant ! C'en est trop pour un jour, m'écriai-je ! Comte, que faites-vous ? Quelle situation ! . . . Asséiez-vous, je ne puis vous entendre autrement. Il feroit les Mains que je lui tendois pour le relever ; je crois qu'il les baisois ; car en vérité je n'en fais rien. J'étois si émue, si troublée ; le feu de ses yeux, un certain Air animé, entreprenant . . . j'avois grand besoin que l'on nous rejoignit : Toute la Compagnie parut en effet de différentes Allées. Je me

plaignis à *Cidalise*, elle éclata de rire : Quelle Enfance ! qu'avez vous imaginé , dit-elle ? que l'on est crédule quand on est sans expérience , & qu'un peu d'amour propre s'en mêle ! Un Badinage , une Feinte vous éfraient. Elle prit ensuite un ton plus sérieux , & me prouva si bien que je n'avois pas eu lieu de prendre la chose au sérieux , que j'eus honte de ma Fuite. Le Prince de . . ne parût plus. Nous rentrâmes dans nos Calèches , l'enjouement & l'air satisfait s'embarquèrent avec nous. Le Comte seul me parût rêveur & distrait ; il étoit aparemment fâché d'avoir fait un moment un personnage opposé à son ton philosophe & réfléchi. Pour moi je ne l'étois point de l'avoir vû faire comme les autres : Cette Manière soumise & respectueuse a quelque chose de séduisant. L'on vit si sérieusement entre Mari & Femme , la Supériorité se fait toujours sentir : Tout est demandé & obtenu come devoir ; c'est le plus froid Commerce ; jamais on ne fait si l'on est plus jolie un jour que l'autre ; c'est un uniforme , une égalité insipide qui révolte. Vous le savés , ma Bone, tout le monde a ses jours & ses parures avantageuses : *Cidalise* & le Comte ont une flatueuse attention à me les faire remarquer. Croiriez-vous qu'il y a plus d'un an que M. de . . n'en a fait aucune à mes Habits : Quand je

veux attirer ses regards sur quelque nouvel ajustement, il se contente de me répondre d'un air froid, sans même me regarder; *Vous êtes toujours également bien à mes yeux*; en vérité cela désole. Le Public est plus obligeant. Si j'obtenois chez moi la plus petite partie des Eloges qu'il me prodigue, je crois que je ne sortirois jamais. Pour le Comte, je l'avoüe, ce qu'il fit à... me revient sans cesse sous les yeux: Il y a dans cette aventure quelque chose qui m'étonne; car réellement il n'est point amoureux. Il déclame sans mesure contre ceux qui le font; il les tourne en ridicule: Que gagneroit-il à cela? Il seroit tout simple qu'il se déclarât. Cette pensée me rassure; mais elle ne m'empêche pas de craindre de me trouver seule avec lui, & ne trop prendre plaisir à la mauvaise Plaisanterie de *Cidalise* qui nous enferma hier. Le Comte m'offensa; je criai; la porte s'ouvrit; je me plaignis. Elle me plaisanta sur ma mauvaise Humeur, elle fit la Mine ensuite. Je fus encore assez bonne pour faire les premières démarches du racomodement, & voilà plusieurs occasions où je remarque que je fais tous les frais de l'amitié qui nous lie.

Voilà ce qu'on peut appeler une furieuse tirade, ma chère *Julie*. Elle étoit toute à ses Idées; je la livrai à son Enthousiasme,

sans presque l'interrompre : Je l'atendois à cette Conclusion. Je crus devoir profiter des dispositions qu'elle faisoit paroître pour l'éclairer sur des dangers qu'elle ne soupçonne pas. Je pourrois vous épargner la suite de notre Conversation, qui ne contient plus que des Réflexions sérieuses & des Instructions ; elles entrent dans l'ordre de mes desseins sur vous : Ainsi je ne ferai Grace de rien. Je lui tins donc ce Propos :

Vous êtes, je l'avoue, ma chère *Hortence* dans une position d'autant plus délicate, que malgré beaucoup d'Esprit, vous ne le sentés pas, & que vos panchans aident à vous séduire. Une dangereuse Amie tend imperceptiblement un million de Piéges à votre Vertu. Pour le Comte il y va de bonne foi, il est amoureux. (Elle voulut m'interrompre). Ecoutez moi, lui dis-je ; acordez cette Complaisance à de vrais Sentimens dont on ne vous fait voir ailleurs que l'apparence. Il vous aime, belle *Hortence*, mais il craint une Sagesse qui se feroit un Devoir de l'éloigner, s'il se déclaroit: Son Manège lui réussit mieux ; il vient à son but par un détour, & prend, sans que vous doutiez, la place où il aspire. Si vous conceviez combien il y a peu de distance du chemin que vous tenez aux dernières démarches, vous en frémiriez. Hélas ! Un mo-

ment plus tard peut-être mes Conseils per-
 suaderoient-ils en vain vôtre Raison : Il en
 est tems encore. Arrachez-vous aux vains
 engagemens qui vous retiennent : Une Amie
 du caractère de *Cidalise* est indigne de vous :
 Avec quelle assurance osez-vous vous livrer
 à sa conduite ! Elevée sans préjugés , elle a
 vécu sans principes ; criminelle par goût ,
 elle n'a pas même respecté les dehors de
 la Vertu : Elle a borné son Ambition aux
 plus méprisables qualités de savoir attirer &
 retenir beaucoup d'Adorateurs ; triomphes
 déplorables qui coûtent le seul mérite qui
 met de la différence entre les Femmes.
 Quoi ! ma chère *Hortence* , ne devinez-vous
 pas ce qui manque à vôtre félicité ? Le repos
 d'une Conscience qui ne se reproche rien ,
 la satisfaction de pouvoir se dire à soi-même ,
 mes devoirs me sont chers , j'en fais mon
 unique étude. Epreuvez la différence d'une
 vie appliquée ; faites un nouveau plan ; de-
 mandez-vous , sans complaisance , ce que
 vous vous devez come Chrétienne , come
 Femme , come Mère , & come Maitresse de
 Maison ; voyez si vous l'avez rempli dans
 cette vie tumultueuse & répandue. Vous
 ne deviez point suivre M. de . . . dans ses
 Terres. Changez vos desseins , fuyez-le , ma
 Chère. Rendue a vous-même , éloignée des
 dangereux objets qui vous obsèdent , vous

aprendrez qu'il est des plaisirs dans une vie d'ordre ; que ce qu'on qualifie de misère renferme d'inépuisables satisfactions. Rendez tout vôtre attachement à qui vous le devez , & qui en est si digne ; apprenez par pratique à préférer à tout le plus précieux des biens ; je veux dire la Vertu : C'est elle qui peut seule remplir le Cœur : Tout est réellement sans elle illusion & prestige. Reconnaissez-la ; c'est à ce cri secret qui sortoit du vôtre , né pour elle , que vous deviez les Dégouts répandus sur les faux Plaisirs , que vous pénériez. Je veux vous faire éprouver ceux qu'elle permet : J'espère qu'ils acheveront de vous arracher aux autres. Je vais à ma Terre pour quelques jours : Vous en connoissez la distance ; c'est un Voïage d'après Diné : Je compte y recevoir plusieurs Amis & Amies. Soiez des nôtres, ma chère *Hortence*. Vous verrez des tons & des allures différentes ; mais vous trouverez de la Noblesse , de la Décence , de l'Esprit , de la Gaieté , & vous apprendrez que la Vertu sociable renferme de réels Agrémens.

Elle ne m'écoutoit presque plus depuis un moment. Plongée dans la plus profonde rêverie, elle essuioit le plus violent Combat ; un torrent de larmes remplissoient ses yeux , & couvroient son beau Visage : Elle c'est enfin jettée dans mes Bras. Je ne le verrai

plus, ma Bone, vous triomphez : non, je ne verrai plus. . . A quel danger courrois-je ! je le sens à ce qu'il m'en coûte pour former cette résolution ; mais je la soutiendrai, ne m'abandonnez pas. Je vais un moment chez moi pour prévenir M. de . . . du petit voyage que vous me proposez, & de celui qui le suivra. Tout à coup elle s'est écriée : Ah ! pauvre Comte . . . & rougissant de son transport, elle m'a regardée. C'est pour la dernière fois, m'a-t-elle dit, je ne veux pas même le nommer. Elle est partie : Un de ses gens vient de me dire qu'elle seroit ici à deux heures, & je l'atens.

Adieu, ma chère *Julie*. Il ne vous sera pas difficile de pénétrer mes desseins par ce long récit ; je le livre à vos réflexions : voilà bien assez écrire ; heureusement mon Amitié pour vous est au dessus des expressions, cela vous sauve un surcroit de paroles.





E S S A I

Sur cette Question proposée par l'Académie
de PAU, pour le prix de l'an 1756.

*La droiture du Cœur n'est-elle pas aussi nécessaire
que la justesse de l'Esprit, pour le progrès
des Sciences & des Belles-Lettres ?*

Ai-je assez de Vertus pour lui trouver des Vices ?

RACINE.

JE comencrai à définir ce que j'entens par
la droiture du Cœur & la justesse de l'Es-
prit ; cette explication servira à répondre
sur la Question.

La justesse de l'Esprit consiste dans sa pé-
nétration & son étendue. Par sa pénétration
il découvre toute la profondeur de l'objet
qu'il examine, & par son étendue il en aper-
çoit toutes les faces ; c'est à dire, qu'il voit
distinctement ce qu'il n'est pas ; il découvre
ses diverses relations avec d'autres objets ;
il les compare entr'eux ; il examine leur con-
formité & leur différence, leurs beautés &
leurs défauts, le rapport qu'ils ont avec nous,
leurs difficultés, leur plus ou moins d'utilité.
La justesse de l'Esprit consiste encore dans la

considération des Idées , il examine si elles sont vraies ou fausses , & leur degré de vraisemblance. Il faut cependant convenir , que l'Esprit le plus juste peut se tromper. Il se trouble quelquefois , & il lui échape presque toujours quelque chose. L'Homme qui a la meilleure vüe ne saisit pas tous les côtés d'un objet trop vaste ; il en est de même des Yeux de l'Esprit, quelques bons qu'ils soient, si l'objet qu'il contemple est trop grand ou trop éloigné ; si des Nuages l'obscurcissent, il ne sauroit en porter qu'un jugement imparfait & défectueux : Ces Nuages sont les Préjugés ou les Passions , & c'est ici , pour me servir des expressions d'un grand Homme, que *l'Esprit est la Dupe du Cœur*. - Un Homme assez foible pour sacrifier la Vérité à son Intérêt , ou à une basse Jalousie , n'a pas la force de sacrifier ses Préjugés à la Justice.

La droiture du Cœur consiste à discerner le juste de l'injuste , à conoitre nos Devoirs , à se plaire à les pratiquer ; elle est la Compagne de la Vertu , & conduit à la Religion ; mais elle suppose la justesse de l'Esprit & en a besoin. Sans cette règle , la droiture du Cœur peut se courber & tomber dans la Superstition , & le Fanatisme. On en a de tristes exemples. Mrs. de Fénelon , & Pascal , avoient le Cœur droit ; cependant le premier donna dans toutes les rêveries de

Mad. Guion *, le second, sur la fin de sa vie, l'abrègèa par des austérités excessives, & que Dieu n'a point comandées. Il ne faut pas vouloir être plus sage qu'il ne l'ordone. La justesse de l'Esprit fait l'Home de Jugement, ce bon Philosophe ; c'est le plus solide exercice de la Raïson, & de nôtre Intelligence. La droiture du Cœur, fait l'honête Home, l'Home de Bien, le bon Citoyen, le bon Chretien : Les Opérations de la droiture du Cœur ont plus de raport à la Pratique : Celles de la justesse d'Esprit ont plus de conformité à la Théorie & à la Spéculation.

Après ces définitions que j'ai crû utiles, j'entre dans l'examen de la Question, & je tâcherai de prouver, que la droiture du Cœur est aussi nécessaire que la justesse de l'Esprit, pour le progrès des Sciences & des Belles-Lettres.

La droiture du Cœur éloigne les Passions, & par là même approche de la Vérité, qui doit être le but des Sciences & des Beaux-

* Mad. Guion se vançoit d'avoir eû plusieurs Révélations divines, & d'une Sainteté singulière. Elle méprisoit tous les Homes, dont elle condamnoit les usages & les Mœurs. Elle ne condamnoit pas moins les Livres & les Sciences, qu'elle regardoit come dangereux : Mais elle déguisoit ses sentimens, & Mr. Fenelon en fut la dupe.

Arts. Le défaut de droiture est come un Vent impétueux , qui détruit les plus belles Fleurs.

Rien n'est beau que le vrai , le vrai seul est aimable]
BOILEAU.

Un Cœur dévoré par l'Ambition , brulé par la Volupté , ou par la soif des Richesses, est peu propre à faire des progrès dans les Arts & dans les Sciences ; on ne réussit que dans ce qu'on étudie avec soin , dans ce qu'on cultive avec attention & avec plaisir. Un Ambitieux qui n'aspire qu'aux Honeurs, & aux Dignités ; un Voluptueux qui se plonge dans la Moleffe , & les Plaisirs ; un Avere qui ne trouve de satisfaction qu'à grossir son Trésor, peuvent-ils trouver quelques charmes dans l'aquisition des conoissances , & dans la perfection des Arts ? On regarde come vain , come inutile , même , come dangereux . ce qui n'est pas conforme à nôtre goût , & à nôtre panchant. Nos Inclinations font le prix des choses. Les Sciences ne paroissent que des chimères , les Belles Lettres ne font qu'un Amusement frivole aux yeux d'un Home qui fait consister la suprême félicité dans les Grandeurs humaines, dans des Délices passagers ou dans des Amas d'Or & d'Argent. La droiture du Cœur dissipe cette illusion ; elle nous fait

trouver une douceur pure & inexprimable, à éclairer son Esprit, à se corriger de ses Préjugés & de ses Erreurs, à faire de nouvelles Découvertes dans les Arts & dans la Nature. Une Inclination si noble tourne au profit de la Société. Qu'on suppose un Prédicateur qui joigne la droiture du Cœur à la justesse de l'Esprit, il ne fera servir son Eloquence qu'à combattre les Vices, & non à étendre sa Réputation. Il ne néglige pas les Ornemens, mais c'est pour en faire mieux sentir les grandes Vérités. Pourquoi, lorsqu'il s'agit de vaincre les Passions, dédaignerait-on les moïens les plus propres à en triompher ? Lorsque le Vice est devenu ingénieux, il a falu le devenir avec lui, pour le combattre. *La supériorité qui a le mérite littéraire pour fondement ou pour apui, dit un bon Auteur, est peut-être le plus sûr garant de la tranquillité publique.* Les Arts sont naturellement Amis du bon ordre & des Loix; un Pais peuplé de Poètes, d'Orateurs, d'Historiens, & de Philosophes, n'inspire point aux Voisins la fole Ambition de les sournettre, mais seulement le desir loüable de leur ressembler. *Athènes* savante a duré plus long-tems que *Lacédémone* guerrière. *L'Egipe*, plus sage que belliqueuse a été pendant plusieurs Siècles l'Ecole, & l'admiration du Genre-Humain.

Un autre bon effet de la droiture du Cœur, c'est qu'en éloignant les Passions vives & tumultueuses, qui sont come des nuages qui nous cachent la Vérité, elle nous donne du goût pour les plaisirs tranquilles de l'Etude, qui répandent dans l'Ame une douce sérénité, qui contribue à la Santé, & influe beaucoup sur les progrès des Atts & des Sciences. Cette aimable droiture de Cœur a encore un avantage bien précieux, c'est qu'elle est ennemie de l'Impiété, qui croit à proportion des Vices & de la Corruption. Donnés à *Vanini* & à *Spinoza* plus de droiture de Cœur vous dissipés leurs Doutes affectés d'Incrédulité.

Je ne prétens point exclure la justesse de l'Esprit; j'en conois trop bien la nécessité: Sans elle, l'Orateur donera dans la Déclamation & l'Hiperbole; il se répandra en vains ornemens lorsqu'il faut instruire. On trouvera, au contraire, dans un Ouvrage destiné à amuser & à plaire, des Leçons sèches & insipides. Un Auteur fera pleurer dans les Comédies & rire dans les Tragédies. Séduit par une trop grande facilité, ils ne ravallera pas assés ses Ouvrages; de là ces négligeances qu'on y remarque, & ces tâches qui le défigurent. En voulant éviter ce défaut, on tombe quelquefois dans l'extrémité opposée; on enlève par un long travail, une

certaine fleur , qui plait au Lecteur délicat ; on laisse trop apercevoir le Rabot & la Lime ; on veut remplir un vuide , mais ce n'est qu'aux dépens de la justesse , & par un abondance superflue de mots & de pensées. C'est à la justesse de l'Esprit à régler l'Imagination , & la Mémoire ; à leur prescrire leurs bornes , enforte que l'Ecrivain dise tout ce qu'il doit dire , sans aller au delà.

La justesse de l'Esprit doit poser les Fondemens de l'Edifice ; mais il faut que l'Imagination en fournisse les Matériaux. Sans son secours , tout est sec & décharné : C'est elle qui donne de la vie & du sentiment. Un Home qui n'a point d'Imagination , aspire en vain à la gloire d'Auteur : L'Art ne lui donera pas ce que la Nature lui refuse.

Il y a des Gens qui ne doivent presque rien à l'Étude ni à l'Art ; ils ont le bonheur de perfectionner ce qu'ils ont le Talent d'inventer ; ils dévinent presque ce que d'autres ont fait & observé ; mais ces Génies supérieurs , qui joignant la justesse de l'Esprit à beaucoup d'Imagination , sont bien rares.

Une Personne qui a le Cœur droit , ne cache point ses actions dans les ténèbres , & ne couvre point l'impureté de ses Mœurs sous le voile d'une fausse Innocence. Comme le Jour n'est pas plus pur que le fond de son Cœur , la franchise & la justesse de ses

Discours répondent à la candeur de son Ame, ce qui donne à ses Mœurs & à toute sa Conduite un air de simplicité & de noblesse, qui le fait aimer & respecter de tous ceux qui le connoissent, & dont-il mérite la confiance*. Son Commerce est aussi sûr qu'il est agréable: Bon & fidèle Citoyen, il comande sans orgueil, s'il a quelque Autorité, & obéit sans murmure, & avec plaisir, s'il est apellé à obéir. Il trouve son repos & son bonheur dans la soumission aux Loix, & elles lui coûtent peu, qu'il n'en sent point la pesanteur.

* * *

* * *

* Rien de plus vrai que ce que dit *Montagne* sur ce sujet: *L'Obeïssance, l'Humilité & la Douceur, qui sont les principales Pièces pour la conservation & la prospérité des Sociétés humaines, demandent une Ame vuide, docile & qui présume peu de soi, en un mot la droiture de Cœur.*

ESSAI

Sur cette Question, proposée par l'Académie de PAU, pour le Prix de l'An 1757.

La Langue Françoisise est-elle plus propre pour les Ouvrages d'Eloquence que pour ceux de Poésie ?

Cette Question est affés délicate. Pour la bien traiter, il faut une grande intelligence des Finesses de nôtre Langue, & beaucoup de Conoissance de la Poésie & de l'Eloquence, afin de les comparer, & d'en distinguer le génie & le caractère*.

* Il faut considerer ici, que le Poëte a beaucoup plus de difficultés à surmonter que l'Orateur. Outres celles qui sont tirées de la Langue, & qui sont communes à l'un & à l'autres, il a encore ses entraves & ses règles particulières. Aussi nos Orateurs les plus illustres ont été rarement de grands Poëtes. Je ne connois guères que *Racine* & *Voltaire* qui aient réussi dans les deux Genres.

OBSERVATION des Editeurs sur la Note. Outre *Racine* & *Voltaire*, l'Auteur de cet Essai auroit dû trouver nombre d'autres bons Poëtes, qui ont donné en Prose d'excellens Morceaux d'Eloquence : Il pouvoit même y joindre plusieurs Dames, sans être taxé de flater trop le Beau Sèxe : Melle. de *Scuderi*, par exemp. qui a remporté le premier Prix d'Eloquence, qu'ait donné l'Académie Françoisise, & qu'on appelle la *Sapho* de son Siècle, a soutenu sa Réputation & par sa Prose & par ses Vers.

La Langue *Françoise*, telle qu'elle est aujourd'hui, car elle a bien varié, se plie assés à tous les genres d'écrire. Elle a de la netteté, de la douceur, & de l'harmonie; elle fait s'élever, sans enflure, jusqu'au grand & au sublime; & être naturelle, naïve, même avec grace, lors que le Sujet le demande, & que le Goût l'exige. Quelle noblesse ne trouve-t'on pas dans les Oraisons funèbres de *Fléchier* & de *Bossuet*? Veut-on prendre pour modèle un stile plus simple, & moins orné, mais qui soit plein de force & d'énergie; on n'a qu'à lire les *Caractères de la Bruïère*, & l'*Esprit des Loix*, Ouvrage immortel, qui ne peut-être trop imité, quoi qu'inimitable. Il me seroit facile de multiplier les exemples: Je pourrois citer l'*Histoire Naturelle de Mr. de Buffon*, écrite avec un feu & une élégance qui prêtent des graces au sujet, en le traitant avec dignité. Que de netteté, de précision, de délicatesse, dans les Ouvrages de Mr. de *Fontenelle*! Et que n'aurois-je pas à dire si je voulois faire l'éloge de la diction de l'illustre *Voltaire*, qui tour à tour Poète, Historien, Philosophe & Orateur, est tout ce qu'il veut être, & prend toujors le vrai ton de la Matière qu'il traite; tantôt mâle & nerveux, tantôt fin, léger & délicat. Si nous cherchons une aimable simplicité, un beau naturel,

là *Fontaine* & *Mad. de Sévigné* nous en fournissent l'exemple, l'un dans ses Fables, l'autre dans ses Lettres, où tout coule de source, où rien ne paroît travaillé, quoi que tout soit dit à propos & de la manière dont il doit être dit pour plaire & toucher. C'est une Peinture fidèle de nos sentimens & de la Nature; & cette Peinture est aussi belle que l'Original *.

Pour rendre la comparaison plus sensible, il faudroit parler a présent de nos Poètes, & les mettre en parallèle avec nos grands Orateurs; mais qui ne conoît *Boileau*, *Molière*, *Racine*, *Corneille*, & le fameux *Rousseau*? Je ne cite pas quelques autres Poetes célèbres, dans les Vers desquels on trouve de grandes beautés. Nôtre Langue a fourni aux uns & aux autres, les termes, les expressions & les tours les plus propres à bien exprimer ce qu'ils vouloient dire; elle n'est dure, ingrate & stérile que sous la plume des Écrivains médiocres, ou mauvais.

Tout ce qu'on conçoit bien s'exprime clairement.

* Nôtre Langue exige une longue étude pour la bien parler; mais il y a encore loin de la pour faire un bon Livre. Il faut que le Jugement en fournisse les Pensées, l'Imagination les Couleurs, la Mémoire les Matériaux, & que le goût préside sur le tout, mette tout en œuvre, & élève l'Edifice.

Les Matières philosophiques, même les plus abstraites, ont été mises en Vers avec succès, & la Poésie leur a prêté de la clarté & des graces. Le choix des mots & leur arrangement, est plus difficile, il est vrai, que dans la Prose. Il faut éviter, come un écueil, des Inversions forcées, la rencontre des Voielles, & s'assujettir à des règles assés sévères; mais ces Loix toutes austères quelles sont, n'ont point arrêté nos grands Poètes. Un Génie supérieur triomphe de tous les obstacles; il tire des beautés neuves du sein même des difficultés, & fait naître des Fleurs au milieu des Ronces.

Il faut convenir cependant, que la Langue *Françoise* done à nôtre Poésie une sorte de Monotonie qui la rend languissante; le retour fréquent des mêmes Sons, & des Rimes, fatigue l'oreille, & lasse l'Esprit. L'Orateur est Maître de ses expressions, & peut les varier à son choix. Il peut abrèger ou alonger une Phrase, pour lui doner plus de cadence & d'harmonie; il dispose des Mots come des Pensées; & c'est uniquement sa faute, si son Discours est défectueux.



ESSAI

Sur cet autre Sujet proposé par la même
Académie pour le Prix de l'An 1757.
*Combien les Talens servent à unir les
Homes.*

LOrs qu'on me parle de l'inutilité des Talens, je crois voir de vastes Forêts incultes & sauvages, des Homes à peine ébauchés, enfin un affreux Cahos, où tout est mêlé, & où l'on ne trouve ni ordre, ni union, ni simétrie. Pour sortir de ce triste Labirinte, qui prendrons nous pour Guides? Les Talens. L'un défrichera des Terres couvertes & hérissées de ronces & d'épines: L'autre dessèchera des Marais fangeux. Cérès sèmera dans ce Terrain, ainsi préparé, un Grain meilleur & plus salutaire que le Gland. *Flore & Pomone* y feront naitre des Fleurs & & des Fruits. *Bacchus* pressera le Jus de la Vigne, pour faire couler un Breuvage délicieux, qui donne à l'Home de la force & de la gaieté. *Orphée* réunira les Mortels vagabonds & dispersés; il les civilisera & adoucira leur férocité, en développant leur industrie, en éclairant leur Esprit, & en leur rendant sensibles, par ses sons harmonieux,

les Beautés de la Nature , la Décoration de l'Univers & les Bienfaits des Dieux. *Amphion* leur enseignera l'Art de leur élever des Temples , de bâtir des Cités & des Maisons pour se mettre à couvert de l'intempérie de l'Air & de la Dent des Bêtes féroces. *Thémis* donera aux Homes des Loix équitables , qui mettront la timide & foible Innocence à l'abri de la Fraude & de la Violence. Enfin la Sage *Minerve* les instruira dans les secrêts des Arts & des Sciences , & leur en développera les mystères & l'utilité. Tout concourt au même but, qui est le bien de la Société *.

On ne considère ces Divinités allégoriques que come l'emblème des divers Talens , que les Païens ont déifié , à cause de leur excellence. C'est ainsi que tous les Talens se retiennent , & se prêtent la main réciproquement , pour prévenir nos besoins , ou y pourvoir. Un seul ne suffiroit pas pour nous :

* Les Passions , lorsqu'elles sont moderées , servent aussi à unir les Homes. On prétend même qu'elles ont donné naissance à quelques talens , & que la première Ebauche de Peinture , fut faite par une Fille , qui traça l'ombre de son Amant , à la lueur d'une Lampe : Peut-être la Musique & la Danse ont-elles la même origine : Du moins sont-elles dignes d'avoir l'Amour pour l'ére. Pour la Géométrie , elle doit , dit-on , sa naissance à l'Intérêt.

Secourir ; on ne sauroit même en exclure aucun , tant l'Homme est foible & incapable par lui-même de se soutenir long-tems. Composé d'un Corps & d'une Ame , qui ont chacun leurs Infirmités & leurs Maladies, il faut, pour les guérir , une grande diversité de remèdes. Aussi la Providence attentive à tous nos besoins , y a pourvû. Elle a doué les uns d'une Sagesse particulière , pour être les Précepteurs & les Législateurs du Genre-humain ; la supériorité de leur talens leur donne sur les autres une Autorité naturelle , d'autant plus durable , qu'elle est volontaire, & qu'elle tourne à leur avantage. Les autres ont le Don de l'Eloquence , & prêtent aux plus grandes Vérités , & à la Vertu même des beautés , & un charme qui éclairent l'Esprit & touchent le Cœur. Les Muses célèbrent, à l'envi , tous les Talens ; elles couronnent, d'une Guirlande immortelle les Bienfaiteurs du Genre humain , & donent aux Sciences & aux Arts un prix & un éclat dignes d'eux , en publiant leurs Ouvrages & leurs Découvertes. Les Talens réunis sont come un Faisceau de Fleches dont l'union fait la force.

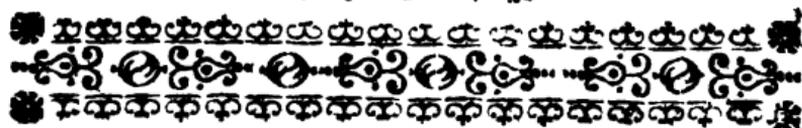
La Société est come un vaste Parterre, dont le Spectacle est orné & embéli de différentes Fleurs. S'il n'y régnoit qu'une seule couleur, la Décoration seroit trop unie , & auroit

quelque chose de maigre, de sec & de triste. Nous avons besoin de Maçons & de Charpentiers, pour bâtir nos Maisons, de Laboureurs pour cultiver nos Terres, de Tailleurs pour nous faire des habits, de Cordonniers pour nous faire des souliers, quoi qu'un Ecrivain célèbre ait condamné à la Potence, le premier qui fit des Sabots.

La différence des Talens est come un Ciment qui serre plus fortement les Nœuds, qui unissent les homes les uns aux autres*. La Prōvidence a manifesté ses vües, en les répandant avec une grande diversité. Perfectionner & unir les Talens, c'est élever & affermir l'Edifice de la Société; les séparer c'est l'ébranler, & la renverser.

LET.

* Qu'on suppose une Société, où il n'y eut, que des Architectes, des Jardiniers, des Géomètres ou des Orateurs, elle ne sauroit subsister. Les Talens même qui ont pour objet le Luxe servent à nourrir l'Artisan. Le superflu du Riche fournit le nécessaire du Pauvre. On peut abuser des Talens, & c'est un mal; mais dans cet abus même il peut se trouver quelque chose d'utile.



L E T T R E

A MR. R..... sur la mort de Mr. le Professeur LULLIN.

L'Épître en Vers, que je vous adresse, au moins le commencement, est une espèce de fiction. Comme on est surpris que je vive dans la retraite, mon dessein est de montrer que l'homme de Lettres, n'est jamais seul, même dans la plus grande solitude; du moins s'il a des yeux & des Livres: Pour cet effet, je suppose que divers Auteurs célèbres viennent me rendre visite. Il y a peut-être, dans cette fiction, une sorte de vanité; mais depuis long-tems les Poëtes se sont attribués le droit de n'y pas regarder de si près; & il faut bien leur passer quelque chose en faveur de la peine que donne la Poësie, & de l'agrément qu'elle procure. Comme elle anime toute la Nature, elle peut bien rapeller du Tombeau de fameux Écrivains & leur doner une nouvelle vie. Mon dessein étoit de m'arrêter là; & mon but étoit rempli; mais la perte funeste & récente que nous venons de faire de Mr. AMI LULLIN, Pasteur & Professeur en Histoire Ecclésiastique, & Recteur de

notre Académie, décédé le 9. de ce Mois de Septembre, dans la 63me. de son âge m'a engagé à emplir mon Epitre. Cette mort arrivée immédiatement après celle de Mr. MAURICE, Pasteur & Professeur en Théologie*, qui a été si regretté & qui étoit si digne de l'être, & Pune & l'autre ont rempli l'Académie, l'Eglise & la Ville de deuil & de larmes. Como Mr. *Lullin* m'honoroit d'une affection particulière, j'ai ressenti cette perte avec la plus amère douleur; & si j'ai désiré quelques talens, c'est pour la rendre éternelle. C'est ce qui m'engage à prendre la liberté de placer son Nom a côté des Persones les plus illustres dans la République des Lettres. Ses Vertus, son Génie supérieur & l'étendue de ses Connoissances, rendront sa Mémoire immortelle. En atendant qu'on fasse un Eloge digne de lui, on me permettra de faire éclater mon estime & ma reconnoissance par de simples traits. On ne sauroit trop multiplier le Tableau des Persones distinguées par leur amour pour les Sciences, pour la Vérité & par leur zèle, pour la Religion. Il n'appartient qu'à de tels modèles d'en inspirer le goût,

* On ne s'étend pas sur Mr. le Prof. *Maurice* parce qu'on fait qu'une Personne d'Esprit a fait son éloge en Vers & qu'un autre le fait en prose.

l'exemple des grands Hommes est la meilleure leçon qu'on puisse donner.

Mr. *Lullin* étoit d'une Famille Ancienne, & recommandable par les services qu'elle a rendu à la République & qu'elle lui rend encore. Il ne tenoit qu'à lui de suivre les traces de ses Ancêtres ; les Emplois publics étoient ouvert à ses espérances, & il pouvoit donner un excellent Magistrat à sa Patrie ; mais il préfera le service de l'Eglise & de l'Académie, auquel la Providence l'appelloit ; & il servit en effet l'Etat, en les servant. Il avoit une physionomie très heureuse ; il possédoit des Richesses qui auroient pû l'égarer dans les sentiers de la Volupté, si son Cœur ne fut pas né pour la Vertu. Il se destina de bonne heure à l'étude de la Théologie ; Etude pénible, pour qui en conoit la vaste étendue, & qui veut en bien remplir les fonctions & les devoirs ; mais les obstacles ne faisoient que redoubler ses efforts, & animer son émulation : Aussi on fait avec quel succès il parvint au St. Ministère, & avec quelle dignité & quelle exactitude il s'aquitoit de cet important emploi. Après la mort de Mr. ALPHONSE TURRETIN qu'il respectoit comme son Maître, on ne trouva Personne qui mérita mieux que lui la Chaire de Professeur en Histoire Ecclésiastique, que Mr. *Turretin* laissoit vacante ; mais quoi que le poids de

cette Charge , succédant sur tout , à un grand Home, fut assés pesant; son zele le lui rendoit léger & les bones Etudes qu'il avoit faites, en écartoient les ronces & les épines. Trop généreux pour exiger une Pension dont il pouvoit se passer, il étoit satisfait de faire de bons Disciples à la Vérité, & de porter le flambeau dans les ténèbres de l'Antiquité la plus reculée.

Mais ses Leçons , quelques Savantes qu'elles fussent, n'ocupoient pas tout son loisir ; il trouvoit encore le tems de visiter les Malades , & n'alloit jamais chés les Pauvres les mains vuides ; il joignoit aux Consolations spirituelles , les temporelles , qui leur donoient plus de poids ; & come l'Esprit à souvent autant besoin d'être soulagé que le Corps , il entroit dans tous les détails de leurs maux ; détails toujours rebutans , & que la Charité seule fait écouter , parce quelle seule fournit des remèdes salutaires. Heureuse situation pour l'honête Home d'avoir la volonté & le pouvoir de faire du bien !

Nous venons de considerer Mr. *Lullin* come Professeur , & come Pasteur , regardons le à présent come Prédicateur. Quelle grandeur , quel pathétique dans ses pensées , dans ses gestes , & dans ses expressions. Quelle dignité , & quelle noblesse dans toute son action ! Il croit qu'elle devoit être aux

expressions ce que celles-ci font aux pensées, & qu'elle devoit leur donner du sentiment & de la vie. Il croioit que l'extérieur de l'Orateur devoit être une image fidèle & vive de ses idées, & que c'étoit manquer à son Ministère que de s'exprimer foiblement, quand il s'agit des grandes Vérités de la Religion & du Salut des Auditeurs. Disons le avec ingénuité, on l'a quelquefois blâmé de donner dans la déclamation, mais c'étoit son Cœur qui parloit, & son Cœur étoit plein d'ardeur & de zèle; ou plutôt c'étoit la Nature, qui parloit par sa bouche, son Langage est plus efficace, fait plus d'impression, que le langage muet des mots, arrangés avec art, & prononcés mollement.

Il se trouva, come Recteur, à la tête de l'Académie, & il est mort en cette qualité. Cet Emploi est peu recherché, quoi que fort honorable, parce qu'il est très fatigant; mais rien ne rebutoit Mr. *Lullin*, quand il s'agissoit de la Religion & les progrès des Sciences. Il remarquoit, avec une extrême douleur, que le goût de l'Etude, & des Belles Lettres, se ralentissoit parmi nous, & que nôtre Ville, qui s'est rendue célèbre par tant de grands Homes *, étoit menacée de perdre une partie

* Voici dans le Journal Helvétique d'Août

de son lustre. Que ne fit-il pas pour soutenir un Edifice dont les fondemens sont les soutiens de l'Etat, & qui ne peut être ébranlé sans que celui-ci n'en ressent le contre coup ! Mr. *Lullin* étoit trop bon Citoyen pour n'être pas frappé de cette vérité. Il avoit enrichis nôtre Bibliothèque de plusieurs Livres & Manuscrits rares, & d'un grand prix *, & par son Testament il lui a encore légué sa vaste & magnifique Bibliothèque, avec L. 1000. pour le transport & l'emplacement. Il a fermissoit dans la bone route les pas de ceux de ses Disciples qui y marchent avec confiance & courage; il tâchoit d'y ramener ceux que la paresse, les plaisirs & la dissipation en éloignoient. Il instruisoit les uns, & formoit le goût des autres. Tout le détail du Collège lui étoit présent, & pour inspirer

1753. une Epître en Vers sur la Convalescence de Mr. *Lullin*, & dans le Journal de Mars 1755. un Eloge des Homes illustres de Genève.

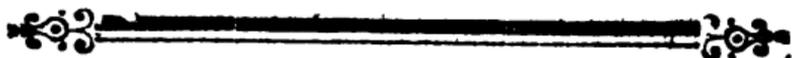
* Nôtre Bibliothèque qui n'étoit presque rien dans son origine, a fait come certains fleuves qui se grossissent dans leurs cours; elle a à peine 250. Ans d'ancienneté; & elle s'est enrichie des dons de ces Bienfaiteurs, en sorte qu'elle est aujourd'hui un objet très considerable. Elle doit beaucoup au goût & aux soins de Mrs. *Bolacres* & *Jalabert*.

aux Ecoliers le goût de l'Etude, il se faisoit rendre compte de leur travail, & suivoit tous leurs progrès. Enfin, il regardoit ses Elèves come ses Enfans, dont il étoit le Protecteur & le Père.

Mais quel mot viens je de prononcer ! Hélas ! Mr. *Lullin* fut véritablement Père, mais un Père bien malheureux. Il eût deux Fils, & une Fille qui avoit l'esprit cultivé, & le Cœur bon, mariée à un Home de mérite : Mais il éprouva l'infortune la plus cruelle, à un Cœur tendre & sensible, en perdant ses trois Enfans successivement. Son Ame fut émüe, fut ébranlée, & on le seroit bien à moins : C'est alors qu'il eût besoin du secours de la Religion, qui ne laisse jamais sans consolation ceux qui ont recours sincèrement à elle ; elle calma son affliction ; & le Chrétien soutenu par sa résignation à la Providence, devint supérieur à l'Home.

Il se consola de la perte de ses Enfans dans le sein des Sciences, & de sa Famille, il lui restoit trois Petites Filles très aimables, & il donna tous ses soins à leur Education ; il y étoit aidé par son Epouse, Dame de mérite, & Fille de Mr. le Baron DE LUBIERE mort Gouverneur de *Neuchâtel*, pour le Roi de *Prusse*, dont la Mémoire est encore en bénédiction. Mr. *Lullin* étoit d'un comerce
fort

fort agréable, & très utile; il favoit être en-
joué avec bienfiance, & sans oublier jamais
ce qu'il devoit à son Caractère. Enfin, sa
perte a été pour l'Eglise, pour l'Académie,
& pour l'Etat un deuil public.



E P I T R E

*A Mr. R***. relative à la Lettre pré-
cédente.*

TU crois que dans ma solitude,
Je n'ai pour Compagnons que les Fleurs, les
Oiseaux;

Que mon unique & seule étude
Est de rêver, au murmure des Eaux.

Tu te trompes, DAMON, plusieurs Auteurs célèbres
Viennent de mon Esprit dissiper les ténèbres;

Un jour pur brille à mes regards;

Et je vois naître les Beaux Arts....

Mais j'aperçois ici la tendre *Desboulière*.

Vous, qui de l'Hélicon m'ouvrites la Barrière,

Vous, qui chantés si bien les Moutons, les
Ruisseaux,

Daignés me laisser vos Pipeaux,

Pour chanter les Bois, la Fougère:

Phébus vous prêta son Pinceau;

Et l'Amour étoné de vous trouver si belle,

Pour contempler vos traits souleva son Bandeau,

Et vous prit pour une Immortelle.
 Que ne puis-je exprimer, aux accens de ma Lyre,
 Ce que le Dieu des Vers & me dicte & m'inspire !
 A peine initié dans ce noble Métier,
 Je ne puis célébrer *Sévigné* ni *Dacier* *,
 Ainsi que mon Cœur le desire.
 Qui veut écrire poliment
 Prendra *Sévigné* pour Modèle ;
 Un Lecteur, plein de jugement,
 Ne suit qui l'emporte chés elle
 De l'Esprit ou du Sentiment.
 De la profonde Antiquité,
Dacier perça tous les Mistères,
 Et sa rare capacité,
 Expliquant le vrai sens des Langues étrangères,
 Avec élégance & clarté,
 Nous en montra l'utilité.
 Les Beaux Esprits de tous les âges
 Sont immortels par les travaux ;
 Nous profitons de ses Ouvrages.
 Je vois aussi sous ces sombres Ormeaux
Rollin, *Montesquieu*, *Molière*,
 Qui sur divers sujets répandent la lumière.
 Ainsi quand de la Nuit dissipant les horreurs,
Phébus vient éclairer le Monde,
 Il fait évanouir l'obscurité profonde,

* *Madame de Sévigné est connue par ses excellentes Lettres, & Madame Dacier par des Traductions qui sont honneur à son esprit & à son érudition.*

Qui de l'émail des Près ternissoit les Couleurs ,
Et couvroit d'un Rideau le Ciel, la Terre, & l'Onde.

A ces trois Ecrivains fameux
Mon Cœur rend un sincère hommage.
L'un m'enseigne des Loix & l'esprit & l'usage ;
L'autre , pour me rendre plus sage ,
Me montre les défauts honteux
Dont l'Home est la Dupe à tout âge ,
Et pour les mieux aperçoit
Il offre à mes yeux un Miroir ,
Où je découvre mon Image.

Rollin me dit des Rois , les succès , les revers ;
Et m'apprend que la Providence ,
Malgré tous les ressorts de l'humaine prudence ,
Gouverne seule l'Univers ,
Et pèse les Mortels dans sa juste balance.
Mais j'aperçois venir *Racine* , *Despréaux* ;
Et mon Cœur enchanté jouit de leurs travaux.
De leurs sublimes sons je goûte l'harmonie ;
Mon Ame se nourrit des fruits de leur Génie.
Racine la remplit d'une tendre Terreur ;
Il me forme le Goût , touche & flate mon Cœur.
Et je trouve en *Boileau* le plus juste Censeur.
Ses traits sont trop aigus , mais n'ont rien qui m'é-
tone ;

Quand je lis ces Ecrits que le Goût abandonne ,
Et dont il montra la laideur ,
Ha ! volontiers je lui pardonne.
Mais je ris d'un malin Auteur ,
Dont la Critique déraisonne.

Un Censeur sans discernement
 Fait grand tort à son jugement,
 Et ne fait du mal à Personne.

Du Sage *Fénelon* j'entens l'aimable voix,
 Et le grand *Bossuet* montre encore à l'Impie
 Du Maître des Mortels la Puissance infinie
 Dignes tous deux de former de grands Rois *,
 Bien moins fameux par leurs Exploits,
 Que par leur respect pour les Loix,
 Et leur amour pour la Patrie.

Vous qu'aime la Vertu que respecte l'Envie
 Puis-je trop célébrer les biens que je vous dois ?
 Vos Oeuvres font toujours les douceurs de ma Vie,
 Sans vous, sans vos Ecrits, d'amertume remplie,
 Je succomberois sous son poids.

MUSES, vous me suivés jusques dans ces Retraites;
 J'écoute avec transport vos Sacrés Interprètes ;
 Le Parnasse s'ouvre à mes yeux,
 Les *Fontenelles*, les *Voltaires*,
 Sont les dignes dépositaires
 Des Secrets augustes des Dieux ;
 Et nous devoient les Mystères
 Renfermes dans le Sein de la Terre & des Cieux...

* *Mr. Bossuet fut Précepteur du premier Dauphin, & Mr. de Fénelon du second, Pere du Roi régnant. Les Ouvrages qu'ils ont fait pour ces deux Princes sont des Chefs d'œuvre ; il n'y a qu'à lire l'Histoire Universelle par Mr. Bossuet & le Télémaque de Mr. de Fénelon.*

Mais quels sanglots viennent suspendre
Mes plaisirs , mon étonnement !

Tout dispaçoit dans ce moment ,
Je ne vois plus que de la cendre ,
Et le Temple du Goût devient un Monument
Où la triste Douleur seule se fait entendre.

Que de larmes je vois répandre ,
Et quel funeste Objet tout à coup vient s'offrir !
Ciel ! quel Tombeau vois-je s'ouvrir !

LULLIN ! Arrête , ô Mort cruelle !
Ses Talens , ses Vertus , son Zèle ,
Ne devoient-ils point t'attendrir !
Mais cela est fait , sa Feux barbare
Tranche sa Vie , & le sépare

Du séjour des foibles Humains !

L'Académie en deuil , l'Etat & la Patrie
Pour conserver ses jours tendent au Ciel les mains ,
Mais malgré nos vives allarmes ,
Malgré l'Eglise en pleurs , nos soupirs & nos larmes,
Il expire , & le Ciel est son digne Séjour !

Il voit l'Objet de son amour ;

Ce Dieu , dont il prêchoit avec tant d'éloquence ,
La Grandeur , les Bienfaits , l'Equité , la Puissance ;
Et qui plein de bonté veut lui faire , à son tour ,
Sentir tous les effets de sa douce Clémence.

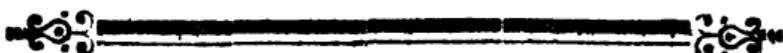
Il n'est plus avec nous , mais il est plus heureux ,

Cet Ami tendre & généreux.

Sa Main de l'Indigent soulageoit la misère ;
Aussi bon Citoyen , qu'il fut Epoux & Père ,

A remplir ses Devoirs , on le vit s'appliquer ;
 Conoitre Dieu , le chérir & le craindre ;
 Etudier les Loix & les bien expliquer ,
 Ranimer les Beaux-Arts qui sont prêts à s'éteindre,
 C'est là ce qu'il fût pratiquer.
 Et nous le regrettons ! Nous sommes seuls à plaindre.

GENEVE le 14. Septembre 1756.



S U P L E M E N T

Aux Pensées d'un jeune Militaire rangées par ordre alphabétique dans le Journal de Jul.

A.

AFABILITE'. (P) N'est souvent que le Masque de l'Hypocrisie.

AFRONT. Orgueil dans celui qui le fait ;
 Sotise dans celui qui le reçoit.

ANNE'ES. Perspective , dont nous n'apercevons le but , qu'après qu'il est passé.

APETIT. Plaisir du Peuple.

ARCHIVES. Cabinet de l'Orgueil & des Folies du Genre-Humain,

ARGENT. (*La Valeur de l'*) Préjugé qu'il faut respecter.

ART. L'on naît , l'on vit , & l'on meurt par son moien.

. **A**TRAITTS.

ATRAITS DE LA FIGURE. Amorce des Sots.

ATRAITS DE L'ESPRIT. Filet des Sages.

AVIS. Heureux qui peut en recevoir , sans jamais en donner.

AIEUX. Ressource de ceux qui ne peuvent se distinguer par eux mêmes.

B.

BADINAGE. Occupation qui devient sérieuse.

BAGATELLES. Il ne manque plus qu'une Académie , qui crée un Professeur pour les enseigner.

BARBARIE. Est-ce un bonheur , que nous n'en connoissons plus les dchors ?

BEAUTE'. Piège où la réflexion nous empêche de tomber.

BESOINS. De compte fait nos Pères en avoient dix fois moins que nous.

BRONCHER. Manière de marcher trop ordinaire.

BRUTALITE'. Défaut qui dépend de l'Education.

C.

CALAMTE's publiques. Dépendent souvent de ceux qui gouvernent.

CEREMONIE. Tout ce qui lui appartient me paroît ennuyeux.

CHARITE'. Vertu que l'on pratique plus souvent par vanité, que par sentiment.

CHOIX. Chose que l'on ne doit jamais faire sans réfléchir.

CHOSE. Mot qui souvent se trouve synonyme de Rien.

COLIFICHETS. (*Les*) Ne sont pardonnables qu'aux Dames.

COMPLAISANE. Qualité qui devient souvent nuisible.

CONCURRENT. Il faut avoir de la force d'esprit pour ne pas haïr un Homme que nous regardons come tel.

CURIOSITE'. (*La*) Est Fille de l'Amour propre & de la Vanité.

D.

DEFIANCE. Défaut excusable, puisqu'il se trouve fondé.

DELICATESSE *dans les sentimens.* Belle qualité qui n'existe guères que dans les Romans.

DESESPoir. Marque de Folie ou d'Hypocrisie.

DOCTRINE. Chacun a la sienne.

DOMINATION. Il est dangereux de la trop faire sentir.

DONER. Vu le peu d'usage de ce mot, on pourra je crois l'ôter des Dictionnaires, il n'est plus François.

DOT. Moien de plaire.

E,

ELEGANCE. Il ne faut pas trop la rechercher ; la plus belle consiste dans la simplicité.

EPICURIENS. Je n'en conois que des manqués.

EQUIVOQUES. Pardonables aux Procureurs.

ESPRIT. (L') Est le Parterre de l'Ame.

ESPRITS FÔLETS. Il se font tous retirés dans le Cerveau des Homes.

ETERNITE'. Chose à laquelle on ne pense que lorsqu'on la voit de pres.

ETRANGERS. Aimés en *France*, haïs en *Angleterre*, & crains en *Italie*.

EVENEMENS. (Les) font bien des grands Homes.

F.

FAVEURS. Bien des gens préfèrent le plaisir de les raconter à celui de les recevoir.

FAVORI. Grade difficile à aquerir, très difficile à remplir, & plus difficile encore à conserver.

FAUTES. L'on ne veut souvent les connoître qu'après qu'on les a faites.

FEINTE. Arme Eclésiastique.

FEMME. *Etre charmant*, dit le jeune Militaire; pour moi, si j'osois, je la définirois, *Etre singulier: Qu'on ne m'en croie pas cependant sur cette définition; elle peut n'être qu'une conséquence des Evénement de ma Vie.*

FICTION. Nom qui convient aux Projets de bien des gens.

FOUS. Il ne seroit pas à souhaiter qu'ils fussent tous aux Petites Maisons.

G.

GENEROSITE'. Vertu d'échange.

GENTILHOME. Si le mérite donoit ce titre, il y en auroit moins.

GOUT. Ce seroit faire trop d'honneur à celui de nos Pères, que de parler du nôtre.

GUINDE'. Epithète du stile à la mode.

GUIDE. Un Jeune Home, qui entre dans le Monde ne peut s'en passer. Je conois aussi des gens, qui quoique blanchis sous l'expérience, en auroient encore besoin.

H.

HABITUDE. Règle de presque toutes nos Actions.

HAINE. Un Home susceptible de ce

Vice est indigne de vivre dans la Société.

HELAS. Terme significatif, mais qui pour avoir été trop employé devient pitoyable.

HONTE. Il seroit à souhaiter qu'elle fit impression sur l'esprit de tous les Hommes.

HUMEUR. Défaut d'habitude.

HUMILITE'. Vertu des premiers Apôtres, que l'on se contente de prêcher.

HIPOCRISIE. Vice méprisable, que l'on croit nécessaire; j'ai vû des Pères en donner les principes à leurs Enfants. La Belle Etude!

I.

IMITATION. Il ne faut pas en faire un Système aux jeunes gens; il est à craindre, ou qu'il ne fassent de mauvais choix, ou qu'ils ne prennent ce qu'il y a de défectueux dans les bons.

INDISCRETION. Toujours causée par la Vanité.

INFIDELITE'. Mode inventée par le plaisir, que nôtre tranquillité nous invite à suivre.

INTERET. Il est peu d'Hommes dont ils ne conduisent les actions.

IRRESOLUTION. Marque d'un petit génie.

L.

LANGUE. Arme offensive chez les Fem-

mes , tout au plus défensive chez les Homes.

LARMES. Ruisseaux dont bien souvent l'on ne conoit pas la Source.

LAURIER. Arbre dont la race se perdra , si l'on ne la cultive pas avec plus de soin.

LEGS. Autant on aime à les recevoir , autant on craint de les faire.

LOUANGES. Si elles étoient toutes vraies, il y a peu de Riches qui ne pussent se croire parfaits.

LUXE. Nôtre Siécle aura la gloire de l'avoir poussé à son plus haut point.

M.

MEDECINS. S'ils pouvoient se résoudre à ne pas vouloir être plus Savans qu'ils ne le sont réellement, ils feroient plus de bien que de mal dans la Societé.

MOI. Idole qui a bien des Adorateurs.

MONDE. On n'en peut juger sans le conoitre, & dès qu'on le conoit on craint de prononcer.

MALHEUR. Si l'on ne jugeoit pas toujours des choses par le présent, ce terme ne seroit pas si comun.

MEDIOCRITE'. Tous les Homes la louent & la desirent, excepté ceux qui la possèdent.

MENSONGE. Vice honteux que l'on ne

peut punir à cause du nombre de ses partisans.

N.

NARCISSE. Si tous les *Narcisses* du Roïaume étoient changés en Fleurs, la France feroit un beau Parterre.

NECESSITE'. Triste extrémité où l'on ne tombe presque jamais que par sa faute.

NOBLESSE. J'en ferois cas, si le dernier des Homes ne pouvoit pas l'aquerir avec de l'Argent.

O.

OBLIGATION. Fardeau pesant, que l'on ne peut se résoudre à poser.

OCCASION (P) Fait souvent ce dont l'Esprit, le jugement, & la prudence n'ont pu venir à bout.

OPRES. Compliments trop ordinaires parmi certaines personnes. On devoit les accepter pour les punir & les corriger.

OPULENT. (L') Ressemble à ces Arbres tant chargés de fruits, qu'ils succombent quelquefois sous leur propre poids.

OUBLI. Ne vient pas toujours faute de mémoire.

P.

PAROLE. Beau don , que l'Home avilissent souvent.

PARTAGE. Source de bien des différens.

PEDANT. Je soupçonne toujours un tel Home ignorant.

PERSEVERANCE. Belle Vertu qui souvent ne fert de rien.

PERSPECTIVE. Manière dont nous voyons toujours le bonheur & la tranquillité.

PIETE' (La vraie). Source des biens les plus véritables, mais qui fait peu d'heureux, parce que l'on doute de son pouvoir.

PLAIRE. Chose rare & difficile, que bien des gens cependant s'imaginent posséder.

POLITIQUE. Tous ceux qui en raisonnent ne la connoissent pas.

PREVENTION. Foible des petits Génies.

PROMESSES. Chose que l'on fait & que l'on oublie facilement.

PUBLIC (Le) ressemble à la tête de Méduse.

Q.

QUALITE'S. De deux sortes celles de l'Ame , & celles qui dépendent de quelques Dignités. Celles-ci sont méprisables, si elles

ne sont accompagnées des premières ; au lieu que les autres sont toujours respectables.

R.

RADOTER. N'est pas un indice sûr d'un âge avancé.

RAILLERIE. Agrément de la Conversation, qui n'est pas condamnable, puisque c'est un moyen de corriger bien des gens.

RAMPANT. Apanage du Flateur, qui aviliroit tout autre Home.

REPENTANCE. Vertu en perspective.

RICHE. Home que le Monde appelle heureux.

RECOMMANDATIONS. On en reçoit ; mais l'on ne peut souffrir que l'on vous en adresse.

RECREATION. A son ombre on se permet bien des choses défendues.

S.

SACRIFICES. Nous n'en faisons plus que pour nos plaisirs.

SAVANT. Home quelquefois utile, mais souvent désagréable.

SECRET. C'est un Oiseau en Cage, à qui la Curiosité ouvre souvent la porte.

SENS. (*Le bon*) Puisque j'ai défini l'Esprit le Parterre de l'Âme, je définirai le Bon Sens, son Jardin potager.

SOUHAITS. Monoïe dont on paie souvent ceux qui nous demandent quelques services.

T.

TESTAMENT. Acte bien désagréable pour un Avare.

THEOLOGIE. Science qu'à force de vouloir rendre claire, on rend obscure.

TORT. Chose que l'on comet plus facilement que l'on ne l'avoüe.

TRAVAIL. S'il pouvoit y avoir une Loi qui l'ordonat à tous les Homes ; la Societé universelle en retireroit un très grand bien.

TUTEUR. Emploi difficile & dangereux.

V.

VAPEURS. Maladie de Mode plus réelle qu'on ne pense.

VARIETE'. Agrément que l'on étend un peu trop loin.

VERTUS. } L'Intèrèt les guide.
VICES. }

VICISSITUDES. Il n'y a personne qui ne les conoisse par expérience.

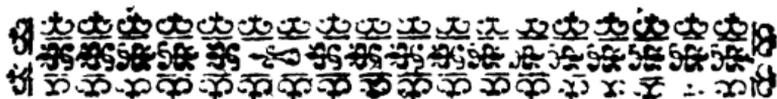
VISIONAIRES. Sorte de Malades, qui ne s'aperçoivent point de leur Maladie.

VOLUPTÉ. Déesse qui a plus d'Autels que sa Rivale.

Z.

ZELE. Vrai ou faux, s'il est trop ardent, la Societé pourra en souffrir.

ZERO. Juste équation de cet Ouvrage.



L'ABEILLE LITERAIRE

III. ESSAI.

LES OPINIONS.

Quot Caputum, totidem studiorum millia vivunt

Autant de Têtes, autant de Sentimens.

HORAT.

TELS étoient les Hommes du tems d'*Horace*,
 ou, si vous aimés mieux, dans les
 plus beaux jours de la Grandeur Romaine.
 Ils n'ont point changé depuis ; & probable-
 ment, ils seront toujours les mêmes. Si je
 ne me trompe, on peut raisonner ici des Es-
 prits come des Corps. Où trouve-t-on une
 phisionomie, qui ressemble parfaitement à
 une autre, qui ait le même air, & les mê-
 mes traits ? De même, quel Esprit me ci-
 terés vous, qui pense en tout come un au-
 tre Esprit ? Avouons le ; la différence de nos
 façons de penser, est prodigieuse.

Pendant qu'un Philosophe assure,

Que toujours par leurs Sens, les Hommes sont dupés,

Un autre Philosophe jure,

Qu'ils ne vous ont jamais trompés.

LA FONTAINE.

C'est-là l'Emblème de tous les Homes. Donons en un exemple frapant. On convient partout, que nous avons un desir dominant de nous rendre heureux. Les Gens sensés disent même tous les jours, que l'heureux, s'il y en a dans le Monde, est l'Homme sans desirs. Réunis en apparence dans la spéculation, agissent-ils donc de concert dans la pratique? Suivons leurs démarches. L'un s'imagine que la Vertu est un vain son, un mot qui ne signifie rien, & qui n'a été inventé que pour duper la Crédulité; plus la Vie présente est courte, limitée, plus il faut selon lui en consacrer les rapides momens aux Plaisirs. La Volupté est son Idole.

L'autre veut des Richesses, & ne se croit pas riche, s'il n'ignore lui même ce qu'il en a, s'il ne peut pas être volé sans s'en apercevoir. On prie *Lucullus* * de prêter cent Habits pour le Théâtre. . . Cent Habits! ou voulés vous que je les prenne? Revenés cependant, je chercherai. On revient il en offre cinq mille. Voilà du grand, & ce qui s'appelle une Bonne Maison.

Celui-ci se trouve à plaindre, s'il manque de crédit. C'est un Ambitieux. Pour dominer sur ses Egaux, il s'abaisse, il rampe vilement devant ses Supérieurs & come le dit

* Horat. L. II. Sat.

un Ancien, il tombe mille fois, pour s'élever une seule. Et celui-là se croit digne d'envie, quand il parcourt des yeux tous les Mets friands & délicats dont on couvre sa Table, les Vins exquis dont il régale son monde. Son Cœur nage dans la joie. . . Je m'arrête ici; le détail seroit immense, si je voulois y entrer. Je crois en avoir dit assez pour justifier l'Equivoque de l'Epigramme suivante :

L'AVOCAT HABILÉ.

*Hier d'un grand Avocat, j'accusois la Malice,
Qui fait contre le Droit employer l'artifice :
Il répond brusquement: As-tu le sens commun ?
C'est un point décidé, par tous les Hommes sages,
Que la Raison humaine, a beaucoup de Visages :
Et pour moi, me dit-il, j'en vois toujours quelq'un.*

J'ai reçu, ces jours derniers, une Lettre qui, si je ne me trompe, quadre assez bien avec mon sujet, la voici mot pour mot.

MONSIEUR.

Je fus invité Lundi en trois endroits différens. Indécis à quelle Société je devois donner la préférence, & n'ayant d'ailleurs envie que de m'instruire, & de bien retenir tout ce qu'on y diroit, je pris enfin la résolution de passer de

l'une à l'autre. Je le fis. En voici le résultat. Ne me demandés pas d'y mettre de l'Esprit quoi qu'aujourd'hui il faille en mettre par tout.

Je ne trouvais dans le premier Cercle que quatre à cinq Persones des plus graves, aussi l'entretien voula-t il sur des objets sérieux; l'Histoire, la Politique, la Guerre. Que pensés vous du Roi de Prusse, me dit un Caton à Perruque infolio? A-t'il jamais existé un Prince plus expéditif? Il part du fonds du Brandebourg avec une Armée formidable, il met chemin, faisant tout l'Electorat de Saxe à contribution; il se rend en 15. jours aux Portes de Prague, il y taille en pièce quinze mille Autrichiens. César qui venoit, voioit, vainquoit, n'a jamais rien fait de pareil. . . Un second, qui n'avoit pas encore desserré les Dents nous aprit une prétendue intelligence entre le Roi de Pologne, & celui de Prusse, . . . Un Troisième paria cent contre un, que la France étoit dupe de la Reine de Hongrie; mais que cette Courone s'en desfoit, & que certains Préparatifs sourds. . . Il s'arrêta ici d'un air misterieux. . . Le Roi de Prusse, repartit une Doziarière! C'est un Prince qui veut pêcher en Eau trouble, & étendre ses Conquêtes de plus en plus; qu'on tourne les choses, come on voudra; on ne le justifiera jamais dans mon Esprit.

1. *Quoi repliqua une autre ! Ce Prince voit qu'on fait des Préparatifs immense ? Il est menacé. . . doit-il attendre que la Niée crève. Pour moi, je suis tout entier pour lui.*

Peu à peu la Querelle s'échauffa ! Je m'esquivaï plus persuadé que jamais, qu'il y a une énorme difference entre les Pensées des Hommes : Quot Capita tot Sensus.

L'autre Société où je me transportai étoit plus brillante. Composée de Brunnes piquantes, de Blondes aimables, de Petits Maîtres, elle ne respiroit que le plaisir. Tout y paroïsoit sémillant. On m'y fit un acueil gracieux, & ma Présence n'allarma Personne. Les Belles y minaudoient supérieurement, & les Petits-Maîtres y parloient du dernier galant. Les Pompons, les Falbalas, les Modes, les Colifichets, tout y passe en revue, & toujours sur le ton de gens maniérés & de l'extrêmement bone Compagnie. On y parla de Coëffures à ravir ; d'Etofes belles au possible, d'Airs nouveaux composés à miracle. L'une trouvoit que Bélise s'habille à faire peur ; l'autre que Cléon est des plus mal éduqués. Celui ci, piroïétant, sur le Tulon, y décida en dernier ressort du mérite de Voltaire, & nomma le Poëme de la Pucelle, un morceau divin. Un autre frédonant un Couplet de Chançon entre ses Dents, & faisant par ci par-là quelques Entré-chats, déroboit tantôt un Eventail avec Esprit,

Et tantôt dénoïoit superlativement un nœud de Rubans. Cet élégant Badinage fut interrompu tout à coup. On anonça une Visite. C'étoit une grande Blonde, de belle Taille, voilée come une Vestale. Come il arrive en pareil cas, tout le monde jetta les yeux sur elle. J'entendis dire à droite Et à gauche, qu'elle étoit jolie : On y ajoutoit des mais qu'on se siffoit à l'oreille. Je fus curieux de recevoir les jufrages, Et je m'approchai successivement de chacun des Assistans. . . Le croiriez vous, Monsieur, l'une lui trouva le Tein trop pale; l'autre les Yeux mal fendus, la Bouche grande; celle-là, les Dents mal rangées, le Sourire forcé; l'Air niais; celle ci les Bras Et le Pied d'un Mauffade extrême. . . Que vous dirai-je ! On eût bientôt fait un Monstre d'une jolie Personne. J'en conclus, que les Sentimens étoient encore là aussi variés, qu'ailleurs; Et où ne le sont-ils pas parmi les Homes ! Quot Capita, tot Sensus.

Venons à la troisième Visite. Elle va me fournir une Anecdote qui vous regarde. Je me trouvois avec des Gens qui se piquent de Littérature, avec de belles Dames Et qui lisent autre chose que des Romans : Il y en avoit aussi d'autres qui font leur capital, Et leurs delices de ces Lectures frivoles. Justement on y apporta le Journal Helvétique. Une Dame s'écria aussi tôt, Séty ! Séty ! Mémoires de Séty ! Dumont, Mis vester, Mis Sidry, Saly, Séty, sont

des noms que je chéris , des noms qui m'intéressent.

Aux Logogripes , s'il vous plait , s'écria un des Directeurs ; vivent les Enigmes ! C'est là où l'on jette sur la vérité un voile aimable , où l'on voit un Esprit fin , des tours ingénieux , d'agréables mystères. Je suis le premier Home du monde pour les deviner ; je n'en manque pas un.

Plaisante Etude , dit un troisième ! Où sont les Anonces des Livres nouveaux : Voilà ce qui m'intéresse. Come ce dernier avoit le Journal entre les mains , il se mêla de lire quelques Vers , qu'il écorchoit sans miséricorde , estropiant les Rimes , y mêlant des Sillabes de son cru , & formant enfin d'horribles Contresens. Avec tout cela , il critiqua (Et qui est-ce qui ne critique pas aujourd'hui ? C'est le bel-air) O ! Tems ! O Mœurs. On aplaudit à ses décisions ; quelques Vers furent trouvés détestables ; c'étoient cependant les meilleurs. En revanche on découvrit dans d'autres , des graces & des beautés qu'ils n'avoient pas.

Un moment de silence , me donna enfin le moïen de mettre sur le Tapis l'Abeille Literaire , dont je vous savois l'Auteur. On lut le titre. La Folie. Ce début fit des mécontents. On compta les pages. . . on en trouva 18. Dieux ! quel nombre ! Il causa des vapeurs ; aussi imita-t-on les Abeilles , en sautant de

*Branche en Branche. Le Parallele ironique de l'Homme avec les Animaux fut aplaudi par un Homme de goût ! Un autre s'éleva contre lui. en s'écriant, Crème fouetée que tout cela ! Où sont les Auteurs du bon vieux tems ? Nos Modernes manquent de fonds. Oui, voilà des Mots, des Périodes, un Stile dégagé ; mais rien de plus. Cet Ecrivain est si superficiel, qu'on entend ce qu'il veut dire à la première lecture : Il ne faut pas en savoir bien long, pour le comprendre. Qu'il écrive donc, pour ceux qui disent chez HORACE : *Nous sommes Peuple.**

Nos numerus sumus & fruges consumere nati.

Ce fût bientôt une Guerre tumultueuse. L'un prétendit, que vous aviez tort dans l'Article des Nouvellistes ; l'autre que le Portrait étoit d'après nature, & qu'il y avoit reconu Tel & Tel. Lise demanda par quel droit vous vous étiez avisé de la censurer ! Un Joueur de profession trouva admirable votre trait sur les grands Parleurs. Un Bavard le trouva pitoiable. On vous fit bien des Procès. On vous justifia autant de Foi, on entendoit crier d'un côté. Phrase ufée, Expression foible, Terme impropre. Et de l'autre. Voilà un Tour brillant, une Chute Epigrammatique, une Antithèse des plus jolies &c !

Mais je m'aperçois que ma Lettre devient trop longue. Je me hâte d'en conclure.

- „ Qu'un Auteur seroit bien fou de
 „ s'attendre à être unanimément aplaudi.
 „ Les Hommes ne le peuvent pas. Le Meunier
 „ de la Fable l'éprouva ; il s'y prit de tous
 „ les sens , & toujours , il trouva des Cen-
 „ seurs. Il fut assés sage pour prendre en-
 „ fin cette résolution :

*Mais que dorssenant , on me blâme , ou me loue ,
 Qu'on dise quelque chose , ou qu'on ne dise rien ;
 J'en veux faire à ma tête.....*

Le Poète ne conclut pas moins sensément

..... *Il le fit & fit bien.*

*Quand à vous , suivés Mars , ou l'Amour , ou le
 Prince ,*

Allés , venés , courés , demeurez en Province :

*Prenés Femme , Abaie , Emploi , Gouvernement ,
 Les Gens en parleront ; n'en doutez nullement.*

Je reviens à ce que j'ai dit ; on verra plutôt les Eaux remonter vers leur Source , les Prélats de Cour résider , les Dames négliger leur parure , que les Hommes penser les uns come les autres : *Quot Capita tot Sensus.*

LAUSANE.



LETTRE

*Sur l'Amour à Melle C. U. R*****.*

JE conviens avec vous, *Mademoiselle*, que la Maxime de Mr. *De la Rochefoucault* qui dit, qu'il en est de l'Amour, come de l'Apparition des Esprits, dont tout le monde parle & que peu de Gens ont vû, doit être rangée dans la classe des Hiperboles. Quiconque a le bonheur de vous voir, rejette cette Maxime; vous fournissés les Armes qui la détruisent. Mais voilée d'une humble Modestie, ce n'est pas l'épreuve du pouvoir de vos Charmes, qui vous persuade qu'il n'est pas rare de voir de vrais Amans: La simplicité & l'innocence de vos Mœurs, le penchant décidé que vous avés à juger favorablement des Homes & la délicatesse de vos Sentimens, vous engagent à croire, qu'un Amour vrai & délicat possède plus de Cœurs que la Satire, toujourns maligne, ne le publie.

„ Je conois, dites vous, le tendre & respectueux *Licidas*, qui charmé des graces & de la vertu de *Caliste* n'a jamais fait paroître que des Sentimens délicats, & un Amour mêlé d'estime, & il m'affure,

„ ajoutez-vous , depuis qu'il s'est uni à elle,
 „ qu'il sent , qu'on n'a de part aux plus
 „ précieuses faveurs de l'Amour , qu'autant
 „ qu'on aime avec délicatesse un Objet
 „ digne d'être aimé.

Vous me nommez aussi l'amoureux
Damon , dont la Flame vous a paru aussi
 pure que la Vertu , puis que c'est dans l'a-
 mour de la Vertu & dans les qualité du
 Cœur , qu'il trouve le fondement de la
 sympathie qu'il y a entre lui & l'aimable
Céphise.

Enfin , *Mademoiselle* , vous me nommez
 le jeune & heureux *Lindor* que vous aimez,
 & vous me dites confidemment ; que vos
 Charms n'ont jamais fait d'impression que
 sur son Ame ; que votre présence l'intimide,
 & contient tout ses desirs , dans une sou-
 mission respectueuse ; que son Amour s'est
 interdit tout ce dont votre Délicatesse pour-
 roit être ofensée ; & que sa Passion , aussi
 pure que tendre , ne lui fera jamais faire
 une faute , qui blesse la Conscience ou l'Ho-
 neur.

Vous conclusés donc , *Mademoiselle* , avec
 bien de la raison , qu'il ne manque pas de
 vrais Amans , & convainçue qu'il en est un
 grand nombre que vous ne conoissés pas ,
 vous souhaités que je vous en fasse conoitre
 quelques uns , & que je vous dise un mot

de la réalité de leur Passion délicate. Je vous obéirai avec d'autant plus de plaisir, que mes Illustres feront assortis à votre goût & figureront avec les vôtres.

Je vous nommerai d'abord le timide *Lisandre*; amoureux de la charmante *Daphné*, son amour craintif & respectueux n'osoit se montrer à ses yeux; mais convaincu que son Inclination étoit décidée, je l'exhortai fortement à lui en faire l'aveu: Docile aux Conseils de l'Amitié, il prit enfin sur lui d'ouvrir son Cœur à *Daphné*, & lui parla en ces termes. „ Aimable & vertueuse *Daphné*, le Sentiment que vous m'avez inspiré, c'est de l'amour le plus tendre & le plus respectueux. Pourrai-je vous aimer, sans vous ofenser? Verrés vous sans répugnance, que je vous rende le tribut qui vous est dû, & me permettrés vous d'aspirer au bonheur de vous p'aire? ” *Daphné* charmée d'une Passion, formée dans un Cœur qui ne connoissoit que l'Amour & la Vertu, l'assura de son bonheur. Ils s'aiment, parce qu'ils ont aimé la Vertu; & come ce n'est qu'elle qui a déterminé leur Inclination, ils seront toujours heureux, car ils seront sans doute toujours vertueux.

L'infortuné *Erasme* n'est pas moins tendre & délicat que l'heureux *Lisandre*. *Julie*,

qu'il adore, semblable à une jeune Fleur que l'on moissonne, vient d'expirer dans l'Aurore de ses Jours. *Eraste* inconsolable de sa perte n'exprime rien dans ses regrets qui soit produit par les sens. „ Je porterai, „ *me disoit-il dans l'excès de sa douleur*, je „ porterai jusqu'au tombeau l'amour que „ m'inspira la vertueuse *Julie*. Je n'oublierai „ jamais les Qualités de son Cœur, de ce „ Cœur noble, bienfaisant & généreux. „ L'Image de ses Vertus, gravée au fond de „ mon Ame, me la rendra toujours plus „ chère, & me fera répandre chaque jour „ sur ces tristes Cendres les Larmes les „ plus amères. ” N'est-ce pas le Tableau de l'Amour le plus pur *, & le plus délicat ?

Mais, diront les Partisans d'un Amour grossier, y a-t-il plusieurs sortes d'Amour ? En est-il qui soit désintéressé, & hors des sens ?

Nous convenons qu'il n'y a qu'une sorte d'Amour, mais nous soutenons qu'il peut y avoir dans ce Sentiment quelque chose de plus pur que l'intérêt des Sens. Les Cœurs délicats le sentent, & on peut en alléguer des preuves. Nous croions tous que la sympathie a beaucoup de part dans

* Ce terme ne doit être pris que dans un sens de comparaison.

l'Amour ; or il y a une simpatie spirituelle, tout come il y en a une corporelle. La préinière produit l'Amour dans les Cœurs vertueux, l'autre dans ceux qui se ressemblent par les sens, ou par la cupidité.

Nous répondons enfin, que chaque Beauté exprime un Caractère particulier, & come nous préferons toujourns celui qui entre le plus dans le nôtre, c'est par conséquent le caractère qui nous détermine ; c'est donc l'Ame que nous cherchons ; c'est donc l'Ame qui nous touche le plus, or l'Ame est bien différenté du desir de jouir.

Comme l'Amour varie dans ses Principes, il produit aussi des effets bien différents. Celui qui naît des Sens enfante les Caprices, les Satiétés, les Dégoûts, la Jalousie, les Infidélités, les Perfidies : C'est lui qui a inventé ces fausses & pernicieuses Maximes, que l'Amour d'un Sexe pour l'autre a sa source dans les Apétis corporels ; qu'un Amant ne peut se plaindre avec justice de l'inconstance de sa Maitresse, ni elle de la légéreté de son Amant ; que l'Inconstance est aussi naturelle que l'Amour.

L'autre produit des sentimens doux, l'Estime, la Confiance, la Cordialité, & une Union durable.

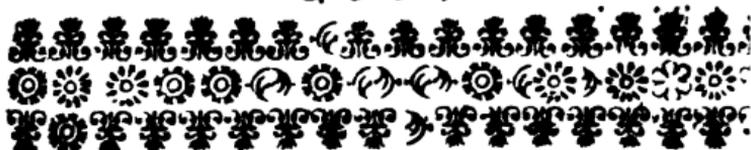
Ces deux différents genres de sentimens ont produit aussi deux différentes Peintures de

L'Amour. Les Poètes le représentent avec des Ailes, signe de sa légèreté ; avec un Arc, emblème des blessures cruelles qu'il fait dans les Cœurs, & avec un Bandeau sur les yeux, pour ne pas rougir des crimes qui le suivent. Voilà le Dieu des Amans sensuels. Ils le représentent aussi, comme un Dieu Ami de la Paix, de la Concorde, & de toutes les Vertus, tenant à la main une Robe d'une blancheur éclatante, symbole de la pureté & de l'innocence ; voilà le Dieu de nos vrais Amans.

Cœurs timides & vertueux, que le nom seul d'Amour éfraie, parce qu'on vous l'a peint cruel & vicieux ; livrés vous donc au doux panchant qu'il vous inspire. Il est ami de l'Innocence ; l'Amour & la Vertu se tiennent par la main : C'est lui qui inspire toutes les qualités sociales, qui rend le Caractère plus liant, l'Humeur douce & complaisante, l'Âme sensible & délicate, qui nous forme à d'heureuses habitudes, à plier nôtre Volonté, à réprimer nos Desirs, & qui nous fait imiter toutes les qualités de ceux à qui nous voulons plaire.

Vous exigés enfin, *Mademoiselle*, que je vous fasse le Portrait de l'aimable objet qui m'a fait éprouver l'Amour. Vos Ordres sont mes Loix ; vous allés conoitre la Personne la plus charmante & la plus parfaite qu'il y ait au monde.

C. va comencer son cinquième Lustre. Elle joint à une Taille noble & avantageuse, un Air aimable & gracieux. Les Traits de son Visage sont réguliers & délicats ; l'expression de sa Phisionomie est si douce & si charmante, qu'elle ne peut être comparée qu'à la vôtre ; l'éclat de son Tein éface la blancheur du Lis, & le coloris de la Rose. Vive & enjouée, les Graces siègent sur ses Lèvres come sur les vôtres ; mais ses charmes extérieurs ne sont rien en comparaison de la douceur de son Caractère, de l'égalité de son Humeur, de sa Sagesse, de sa Circonspection ; de la beauté de son Ame, de la droiture de son Cœur, de la noblesse de ses Sentimens, de la délicatesse de son Esprit. A ces traits vous conoissés la plus aimable, & la plus aimée de toutes les Mortelles. Conoissés aussi le plus malheureux de tous les Amans. J'aime sans espérance d'être jamais aimé ! Amoureuse du jeune & tendre *Alcidor*, la délicatesse m'interdit l'aveu de ma tendresse. C. ne conoitra donc jamais mes sentimens que par cette Lettre, que je rends publique, dans l'espérance qu'elle tombera sous ses yeux. Je souhaite que cette Epitre vous fasse autant de plaisir que j'en ai eû à vous entretenir & à vous faire le Portrait de celle qui partage avec vous tous mes sentimens. J'ai l'honneur d'être &c.



M E M O I R E S

De S E T Y.

XIV. L E T T R E

S E T Y à M i s S I D R Y. *Harborough le 30. Sep*

Pourquoi, *Chère Soucty*, vois-je arrivé deux Postes sans recevoir de vos nouvelles ? Si persuadée de la nécessité, où je ne trouve de consolation, *Mis Sidry*, peut-elle m'en refuser ? Ma chère Amie m'auroit-elle oubliée, ou seroit elle lasse de l'Amitié d'une infortunée ? Non. L'Esprit me présente ces idées funestes ; mon Cœur les rejette ; il ne peut les soupçonner, & ses sentimens font des témoins toujours prêts à vous justifier. Mais enfin, que dois-je croire de ce silence ? La vraie Amitié n'a point d'affaires qui la détourne, & le sentiment trouve toujours des instans pour lui. *Mis Sidry* seroit-elle malade ? Cette crainte m'alarme plus que le reste. Quel malheur que fut pour moi la perte de votre Cœur, je trouverai vous aimant toujours une satisfaction continue seulement des Ames délicates ; mais *Soucty* mourroit que me resteroit-il ?

Si l'Amitié a des douceurs ; si son union est la volupté la plus pure , combien n'a-t-elle pas de peines ! De tous mes chagrins , ceux qu'elle me cause sont les plus sensibles. Quel mouvement ressent-on à la vue d'une Amie éplorée , dont on ne peut essuyer les larmes. Jamais je ne vis Mis *Sidry* dans ce triste état. Son Esprit la met au dessus des tracasseries de nôtre Sexe , & aimée de tout le monde , qui pourroit la chagriner ?

C'est l'aimable *Fany* , qui la première à sa me faire conoitre ces tristes sentimens : Ils m'ont fait voir combien je l'aime ; Sans comprendre la nature de ses peines , je les ressens d'autant plus , que je ne peux lui donner aucun conseil. Elle vous en demande ; daignés , chère *Soudy* , les donner à une jeune personne , qui les mérite , puisqu'elle en conoit les besoins.

Il y a huit jours qu'étant dans ma Chambre occupée à la lecture , *Fany* entra , une Lettre à la main , & le Visage couvert de son Mouchoir : Ah ! s'écria-t'elle en se jetant dans un Fautueil , que je suis malheureuse. Un torrent de larmes acompagnoit cette exclamation , prononcée du ton le plus affligé. Je me lève , je vole dans ses bras , je la presse de m'apprendre la cause de cette douleur excessive. Je tremblois qu'elle ne fut quelque nouvelle funeste de *Milord* , mon

Cœur palpitait. Fani, sans me parler, me présenta la Lettre que je lû en tremblant; elle lui étoit adressée, & là voisi:

N'étoit ce point assez, Cruelle & trop aimable Mis! d'avoir, par une fausse délicatesse retardé mon bonheur? Faloit il me défendre de vous voir & de vous écrire? Si vous m'avez aimé. . . Mais que dis-je; si le moindre retour au sentiment du plus amoureux des Hommes, eût pu vous toucher, vous auriez plaint mes peines & adouci mon Sort. Vous riez! Incapable d'aucun sentiment sérieux, mes plaintes vous ennüient; je n'en ferai plus désormais, je vais être le plus heureux des Hommes.

Toujours occupé des moïens d'avancer ma félicité, j'ai fait insinuer au Comte de Bedford, que rien n'étoit plus avantageux pour son Fils, qu'une Alliance avec Milord W. A peine est-il arrivé qu'il lui a présenté ce Fils de retour de ses Voïages. Ce jeune Comte joint à l'Esprit le plus aimable, le Caractère le plus beau. Milord W. en a été enchanté; tout se conclut, & dans la quinzaine nous serons à vos pieds, lui pour obtenir le consentement de votre Sœur; & moi pour faire souvenir l'aimable Fany de nos Engagemens.

Quel plaisir! Mes sentimens ne doivent pas se décrire; c'est dans tout le cours de ma Vie que vous lirez mon Amour.

Milord Staford veut être du Voïage. Je se-

vois moins heureux, si cet aimable Ami n'étoit témoin des transports du plus fidèle de vos Amis.

LE GLASTON.

Hé bien, repris-je, plus tranquille, quel est donc la cause de cette douleur immo-derée ? Votre Sœur s'établit, vous allés être unie à un Home qui vous adore ; quel est donc ce malheur ? Ah reprit-elle, mon chagrin est un mystère que moi même je ne puis concevoir. Haïssés vous *Glaston* ? Non, reprit-elle, je l'aime, mais le récit de mes Avântures vous instruira mieux ; vous m'aiderés, *Chère Séty*, à démêler les mouvemens d'un Cœur, que je sens sans les comprendre. Pardonés moi mes torts, c'est là crainte seule, qu'ils ne diminuassent vôtre Amitié, qui m'a fait retarder une Con-fidence que vingt fois j'ai été tentée de vous faire.

Vous savés sans doute, *Chère Séty*, que nous fûmes élevées, pendant dix Ans, par cette même *Saly*, ou *Mistris Bony*, à la quelle vous futes confiée. Elle avoit nourri *Charlotte*, ce fut sans doute la raison de la préférence, qu'elle lui donoit. Non contente de me faire essuier tous les caprices de mon Ainée, elle travailla à m'ôter le Cœur de *Lady*, qui m'avoit toûjours témoigné de la prédilection. Châque jour c'étoit de nou-

veaux rapports. Si je les niois , je passois pour menteuse. *Charlotte* servoit de témoin, & peu à peu elle vint à bout de diminuer l'attachement qu'avoit ma Mère pour moi. Il étoit si grand que ne pouvant se répondre de me châtier sous ses yeux , elle me mit à neuf Ans en Pension , où je restois jusqu'à l'âge de quinze ans. Mon Père me vint voir plusieurs fois dans cet intervalle. Détrompé sur le caractère de *Sally* , qui fut même surprise dans un Vol , il vit combien il m'avoit fait de tort , & sentit renaitre toute son Amitié. La manière dont je profitois des Maitres l'engagea à me laisser continuer mes Leçons. Me trouvant enfin assez bien , il pria l'Amirale B. ma Tante , de me présenter à *Londres* , où il ne passoit pas tous les Hivers. Ma Tante fut enchantée de la proposition , me combla de caresses & aquit bientôt toute mon Amitié. L'Amirale avoit 30. ans. De beaux yeux , pleins de feu , une taille élégante , de l'esprit , & ce génie de plaisanterie , que l'on goûte parce qu'il paroît aisé , lui atiroient les hommages de ce qu'il y avoit de mieux. L'absence presque continuelle de son Epoux & la liberté , avec laquelle elle vivoit , faisoient de sa Maison une espèce de rendez-vous , où les Homes s'assembloient librement. Coquette avec art , elle favoit ménager plusieurs

Amans à la fois , & son caractère lui en faisoit autant d'Amis.

Quelle Ecole qu'une telle Maison pour une jeune Personne de 15. ans , vive & assez passable pour s'atirer bientôt l'hommage de cette foule de jeunes Gens , qui fréquentoient ma Tante! Elle n'étoit pas jalouse & me donoit la première des Leçons pour plaire , ne se réservant que trois de ses Favoris , qu'elle me pria en badinant de lui laisser. Je le lui promis , & volontiers , me paroissant peu propres à me plaire.

Le plus en regne en aparence étoit le Baron de L: C'étoit une Figure d'Epaule , qui critiquoit sans Esprit , sourioit pour jouer la finesse , aimoit une Femme pour la déshonorer , & faisoit son étude de se faire haïr.

Le second étoit ce *Glaston* , auquel je suis promise. Sa figure est comune. Il a plus de sentiment que d'esprit. On ne doit vanter chez lui que son caractère.

Le Vicomte de *Staford* , qui faisoit le troisième ne suivoit l'Amirale , que par amitié pour *Glaston* , avec qui il étoit intime. Jamais on ne vit de figure aussi charmante , ni un air plus doux & plus tendre ; ses yeux démentoient son Cœur , qui s'afichoit insensible. Quelques Conquêtes brillantes lui avoient donné de son mérite la plus haute opinion ; les Femmes étoient faites pour

l'aimer; c'étoit beaucoup de le permettre. Il s'imaginoit faire trop pour l'Amirale, que de paroître la suivre, & le lui faisoit croire. Un home inrbû de son mérite nous le persuada quelquefois, malgré nous.

Quelle différence devoit trouver une jeune Personne entre la Solitude, où elle avoit été élevée & le tourbillon d'une Vie dont les plaisirs remplissoient tous les instans. Elle m'étourdit d'abord, m'ennuia après, & bientôt me devint délicieuse. Ce n'est que l'habitude des amusemens de la Ville, qui nous les fait goûter. Leur ridicule frappe; & ce n'est qu'après y être acoutumé, qu'on y trouve de l'agrément.

La douceur de plaire est le piège auquel un jeune Cœur se livre le plus facilement. La Vanité est la source de nos Passions. Peut-on être plus satisfaite qu'en voiant à ses pieds une foule de gens empressés à nous plaire & occupés tous les instans à flater nôtre Amour propre.

J'avois ce plaisir. La plus brillante Jeunesse de *Londres* me suivoit; mais bientôt oubliant la promesse que j'avois faite à ma Tante, je fus piquée qu'aucun de ses trois Amans ne l'eût quittée pour moi. Le froid dédain du beau *Staford* me fut le plus sensible. A peine me faisoit-il les Civilités les plus communes: Il sembloit me regarder en

Enfant ; je prétendois ne pas l'être. Outrée, je lui rendis ses mépris, il ne parût pas s'en apercevoir, & le dépit, que j'en ressentis me fit quitter *Londres* sans regret.

Glaston avoit tenu une conduite, qui pour être bien différente ne m'en plaisoit pas d'avantage. Il prenoit le ton d'Ami ; il me donnoit des Conseils, m'ouvroit les yeux sur la fausseté des hommages qu'on me rendoit. Ses Avis étoient excellens, & prouvoient son attachement, qui n'eût pour récompense que de l'ingratitude.

Malgré l'intérêt que je ne peux douter que vous prenés à l'Histoire de l'aimable *Mis Fany*, je suis obligée d'en renvoyer la suite au premier Courier, si je ne veux négliger cette Poste pour vous assurer que vôtre silence loin de diminuer mon Amitié m'a fait sentir toute la grandeur de l'attachement qu'à pour vous

SETY.

* * * * *

* * *



LES CONDITIONS

INUTILES.

NOUVELLE.

EMILIE avoit consenti d'aimer *St. Isle* ; il lui eût été impossible de s'en défendre ; mais elle avoit fait ses Conventions. Un excès de vertu exigeoit d'elle un excès de rigueur ; elle croioit s'être sauvée de tout danger, en disant, je n'en veux courir aucun. *St. Isle* avoit consenti à tout. Il conoissoit le Cœur, il conoissoit la Tendresse d'*Emilie*, & il étoit bien tranquile sur l'avenir, malgré ses Sermens. Il avoit promis de pousser le respect jusqu'où il peut aller ; son exactitude même l'amusoit ; elle fournissoit des Scènes muettes, que l'art veut en vain imiter dans les engagements ordinaires, & qui font sur les sens plus d'effet que le plaisir même. Les gens, qui jugent aussi rapidement qu'ils pirouètent, disoient tout haut, que *St. Isle* avoit perdu l'esprit. Ils ne concevoient pas qu'un Engagement aussi singulier pût avoir des charmes ; mais l'Amant délicat d'*Emilie* les laissoit dire, & jouissoit.

Emilie montroit une sensibilité très vive &

Cela formoit une oposition avec sa Vertu, dont *St. Isle* ne savoit quelquefois que penser. Il conoissoit trop ses Mœurs irréprochables, pour la soupçonner de se faire plus vertueuse qu'elle n'étoit; mais le contraste, qui le frapoit, l'autorisant à croire qu'il y avoit là dessous, quelque chose de surnaturel, il osoit penser qu'*Emilie* ne se montrait si vertueuse, que parce qu'elle se conoissoit très sensible.

On juge assés du courage que lui prêtoient ses conjectures. Il n'y a point de violence qu'on ne puisse aisément se faire auprès d'une Femme, lors qu'on est dédomagé, par celle qu'elle se fait elle même de l'exiger.

Malgré la monotonie aparente, il n'y avoit rien de si animé que leur comerce. *Emilie* trop sévère, ressentoit tout le feu de la passion. Dans ces privations excessives, les sens sont amusés par le feu même qui les consume; mais il faut pour cela la présence de l'Objet aimé. Auprès de lui ce feu est un plaisir très vif; loin de lui c'est une ardeur importune. *St. Isle* ne pouvoit pas toujours être à ses côtés; il avoit ses affaires; il avoit la malice d'en prétexter. Ses absences étoient autant de suplices pour cette Belle. Elle ne se comuniquoit plus, ne voioit plus persone; le seul tems qu'elle voulut dérober à sa passion, étoit celui

qu'elle donoit à sa Toilette, encore lui paroiffoit-il très long. Elle se plaignoit de ne le pas voir assez; elle auroit voulu le retenir, ou le fuivre. Comment résister long-tems à un Amant que l'on veut voir toujours!

Come il avoit promis de la respecter, & qu'il tenoit parole, tout étoit dit à cet égard. Elle ne parloit plus de sa Vertu, & ne songeoit pas même qu'elle en eût. *St. Isle* prévoioit les suites de cette sécurité prodigieuse; & quoi que trop amoureux pour n'avoir pas des desirs, sa pénétration & l'amusement de ses sens, lui faisoient une situation délicieuse, qui le laissoit maître de comander a son impatience.

Dans le cours de plus de trois Mois, jamais il ne lui échapa un mot, un mouvement, un soupir, qui pût décéler son innocent artifice. Il avoit formé un projet, qui demandoit toute cette discretion. Il vouloit qu'*Emilie* fût asservie par l'habitude de l'aimer, avant que de lui faire conoitre ses véritables sentimens; il vouloit aussi ne se découvrir, que par un mot qui pût faire travailler l'imagination de sa Maitresse, & mettre en jeu toute sa passion, sans lui attirer légitimement des reproches. Ce projet ne pouvoit entrer que dans la tête d'un Home extrêmement délicat, & pour le faire réussir, il faloit être habile.

Le moment de s'expliquer ne tarda pas à s'offrir; il le faisoit. Quelques Persones, assemblées chez *Emilie*, avoient fait tomber la Conversation sur l'Amour purement spirituel. Depuis plus d'une heure qu'on étoit sur cette matière, *St. Isle* n'avoit pas dit un mot. Forcé de parler come les autres: *Je conçois*, dit il, *qu'il peut y avoir des atachemens aussi respectables; mais je ne concevrai jamais qu'ils soient capables de remplir tout le Cœur d'un Home bien amoureux. J'ai vu de ces Amans si admirables: L'ennui, répandu sur leurs traits, les faisoit aisément discerner: J'en ai vu même quelques uns, qui, ne voulant jamais trahir leurs sermens tiraniques, avoient fini par renoncer à la Maitresse la plus aimable, contrains d'opter entre le désespoir & l'infidélité.*

La Conversation finit là pour *Emilie*. Frapée come par un coup de foudre, elle porta les yeux sur *St. Isle*, qui, dans ce moment, avoit les siens atachés sur elle. Elle avoit compris tout ce qu'il avoit voulu dire; une Confiance entière ne l'eût pas mieux instruite: Adorable pénétration, qui la rendit cent fois plus tendre & cent fois plus belle!

Agitée par les mouvemens les plus tumultueux, elle eût voulu parler à *St. Isle*, l'interroger, se plaindre, lui dire tout son

amour ; & lui demander compte de toutes ses pensées. La Compagnie, qui se trouvoit chez elle , l'importunoit ; elle eût doné sa vie pour pouvoir chasser tout le monde. *St. Isle* lui avoit dit qu'il ne souperoit pas ce soir là chez elle ; il étoit déjà tard ; il pouvoit sortir sans qu'elle lui eût parlé. Quelle situation pour une Femme , qui se respecte , qui se craint , qui craint tous les yeux , & qui se sent obligée à plus de réserve , à mesure qu'elle éprouve plus d'agitation !

Ce qu'elle avoit craint arriva en éfet. *St. Isle* profita du premier moment favorable pour sortir , sans être aperçû. Son départ fût le signal de la plus violente Migraine. On comprit qu'il falloit la laisser seule. Peut-être en devina t-on la raison ; car le Monde fourmille de Dévins & de Prophètes.

Il ne doit pas être difficile de se faire une idée de la Nuit qu'elle passa. Elle étoit persuadée que *St. Isle* la respectoit de bone foi ; & que c'étoit très sincèrement qu'il lui avoit promis de se contenter du Don de son Cœur. L'air de vérité répandu sur ses traits, la franchise de ses manières , le plaisir qu'il goûtoit à la voir ; sembloient garantir la solidité & la droiture de ses promesses. Cependant il venoit de se contrarier étrangement par

ses discours : Il paroïssoit deux façons de penser dans le même Home. Il avoit dit, *qu'un scrupule éternel étoit un obstacle insurmontable au bonheur de l'Amant même le plus tendre.* Pensoit-il réellement ce qu'il venoit de dire ? S'il le pensoit, il n'y avoit plus pour elle de fonds à faire sur ses sermens. Un Home, qui a de pareilles idées, ne résiste pas long-tems au cri de la Nature.

Le Jour la trouva dans la même agitation, également incertaine de ce qu'elle avoit à faire. Il n'y avoit que l'Objet de tant de trouble, qui pût ramener le calme ; mais ce n'étoit pas l'intention de l'adroit *St. Isle.* Il revint le lendemain, & plus tard qu'il n'avoit jamais fait. Il affecta de la trouver changée, & ne manqua pas de lui représenter, qu'un Amour trop tendre prenoit sur sa santé. Il ne dit qu'un mot ; & ce mot suffit pour alarmer un Cœur dont la tristesse començoit à s'emparer. Elle lui demanda pourquoi il venoit si tard. Il répondit, que, malgré lui, il avoit été occupé d'Affaires importantes, qu'il avoit négligées le matin ; parce qu'il ne s'étoit pas couché de bonne heure. *Vous vous êtes donc beaucoup amusé à votre souper,* reprit-elle ? *Beaucoup ;* répondit-il, *du ton le plus ingénu. C'est du moins quelque chose pour moi, que vous daigniez l'avouer ;* poursuivit-elle ; *en pareil*

cas, on est souvent plus discret. . . . Et vous trouvés sans doute qu'on l'est trop, demanda-t'il ? Et tout de suite, sans attendre sa réponse ; Que j'aime à vous voir une façon de penser si belle & si rare ! Elle feroit seule mon bonheur. Emilie sourit, mais avec un sérieux, qui cachoit bien de l'ironie. *Qui aviez-vous en Femmes, demanda t-elle ? La Marquise de *** , Artémise & Bélise, répondit-il. Au nom de Bélise, Emilie pâlit. St. Isle avoit déjà parlé d'elle avec complaisance, en deux ou trois occasions, & Emilie y avoit fait plus d'attention qu'elle n'auroit voulu.*

Ils furent interrompus par quelqu'un, qui s'étoit justement trouvé à ce Soupé fatal: C'étoit un de ces Homes qui jugent de tout sur les apparences, qui se permettent de tout dire, & qui ne distinguent point, parce qu'ils ne pensent pas. *St. Isle fut fort aise de le voir arriver; il se promit beaucoup de son intempérance de langue, & ses espérances ne furent point trompées. Placé, la veille, à côté de Bélise, & la préférant à d'autres Femmes pour l'amusement de la Conversation & de la Table, il avoit eu pour elle des attentions, & la Compagnie n'avoit pas manqué de l'en railler familièrement. L'Etourdi, qui venoit d'entrer, s'en étoit mêlé come les autres; & son premier soin fut de faire revivre cette Conversation.*

devant *Emilie*, sans y entendre finesse. *St. Isle*, pour qui ce badinage étoit un coup décisif, se défendit avec un art admirable, c'est à dire come un Home convaincu devant son Juge, & à qui il ne reste pas la moindre présence d'esprit. *Emilie* avoit les yeux sur lui. Quel coup de foudre pour elle ! Son acablement fut si grand, que *St. Isle* même n'y auroit pû résister, s'il avoit pû se livrer à ses mouvemens. *Emilie* ne pouvant plus se contenir, fut obligée de passer dans un autre Apartement, & lors qu'elle revint, il fut aisé à *St. Isle* de voir qu'elle venoit de pleurer.

Aussi affligé qu'elle, il auroit tout sacrifié au plaisir de la rassurer, & il auroit tout perdu, s'il l'avoit fait. Heureusement il survint d'autres personnes, & le chagrin d'*Emilie* parût se dissiper. Devenu plus tranquille, il comprit combien que le dénouement de cette intrigue dépendoit de son courage ; & pour l'accélérer encore, il prit la résolution d'être inexorable. Il poussa les choses aussi loin qu'il le faisoit. *Emilie* se vit négligée, se crût trahie, n'eût plus que des pensées cruelles, & ne conut plus que les larmes. *Bélise* ne lui fortoit pas de la tête ; elle étoit persuadée que *St. Isle* l'adoroit & ne la quitoit plus. Dans sa prévention elle le voioit aussi aimé qu'amou-

reux, ne vivant plus que pour elle, ne se souvenant plus d'une Amante désespérée, & supportant à peine des fers rompus.

Dans un de ces momens où la douleur au comble réalise toutes les chimères, elle se le représentoit aux genoux de *Bélise*, la conjurant de se rendre à ses ardens desirs, & aiant dans les yeux cette impression de plaisir, qui naît de la certitude du succès. Elle se rapelloit alors ce qu'elle lui avoit oui dire; quelques jours auparavant, sur l'Amour dé-sintéressé, & qui lui avoit fait faire de si tristes Réflexions. *Ah!* s'écria-t-elle, je n'avois que trop déviné; l'Ingrat m'avoit caché son Cœur! La tendresse du mien ne pouvoit remplir ses Vœux; il n'avoit voulu que faire une épreuve, ou se procurer un amuse-ment: Il cesse de dissimuler lors qu'il a réussi.

Elle étoit un jour abîmée dans ces sombres pensées. *Préancour* entra, sans être annoncé, & la surprit dans cet état. C'étoit un de ces Amis comuns, qu'un excès d'estime & de conformité d'humeur rend Médiateur & Confident. Il savoit non seulement tout l'amour qu'ils avoient l'un pour l'autre, mais même les conditions de leur Engagement. *St. Isle* l'avoit envoie. Il avoit sa leçon toute faite.

Dans quel état vous vois-je, lui dit-il, *que signifient ces larmes! Elles signifient que je suis*

la plus malheureuse personne du Monde, répondit-elle. Vous estimiez St. Isle: Il n'est plus digne que de votre mépris. De mon mépris! reprit-il: Cela est-il croiable? Excusés, si j'en doute: On ne croit point ce que l'on ne conçoit pas. Ah! repliqua Emilie, j'ai eü autant de peine que vous à le croire. Un Home que j'ai tant aimé, qui paroissoit si sincère, n'a pas dû trouver en moi un Juge trop prompt & trop sévère!

Elle lui aprit alors sa jalousie, & les raisons qu'elle avoit de se plaindre. Après avoir exhalé sa douleur, elle lui demanda s'il croioit encore qu'elle eût tort. Je ne fais que répondre, lui dit-il; vous pouvez avoir raison, vous pouvez avoir tort; je crois pourtant que vous êtes fondée: Mais en condamnant St. Isle, je vois du moins qu'il n'est pas aussi coupable que vous l'imaginés. Comment, reprit-elle avec vivacité, vous le croiez infidèle, & vous ne le trouvez pas criminel? Ah, Madame! répondit-il, je fais ce que je dis; vous ne pouvez pas raisonner sur cela come moi. Je conviens que St. Isle étoit engagé; vous aviez sa parole; votre tendresse devoit l'enchaîner autant que ses sermens. Vous êtes jeune & belle; Belise ne vous vaut pas; mais elle n'est pas, come vous, incapable de foiblesse, & voilà la cause évidente de son triomphe. La Beauté

se fait adorer ; mais elle séduit , elle enflame , elle donne des desirs ; ce sont autant d'engagemens qu'elle prend , & qu'elle est obligée de remplir tôt ou tard. Si elle veut s'en dispenser , elle a toujours à craindre le refroidissement ou l'infidélité. Je vous entens , Monsieur , *répondit elle assez sechement* ; j'aurois dû penser come *Belise* , & me livrer... Je ne vous dis pas ce que vous auriez dû faire , *reprit-il* ; je ne me mêle point de donner des conseils. Mais vous acufés mon Ami , vous lui reprochés légèrement un Crime , & je vous dis qu'il n'est point aussi criminel que vous vous l'imaginés. Au surplus , Madame , *poursuivit-il malicieusement* , ce que vous croiés n'est peut être pas vrai ; on se fait souvent des Monstres. Je l'interrogerai , si vous voulez ; je lui parlerai ; tout ce que vous n'aurez pas la force de lui dire , je le lui dirai moi même : Vos intérêts seront en bonè main. Non , Monsieur , *répondit-elle , en fondant en larmes* , je n'ai plus rien à lui dire , je n'ai plus qu'à mourir. Je vous remercie de vos soins ; j'ai trop compris combien ils me seroient inutiles.

Il alloit continüer. *St. Isle* parut. Venez , Monsieur , *lui dit Préancour* , venez vous défendre si vous le pouvez. On vous attaque vivement. Pour moi , je me sauve , car je ne saurois tenir à ces choses là.

Fréancoir sortit. *Emilie* étoit dans un Fauteuil, la tête apuïée sur sa main, aiant un Mouchoir sur les yeux. Que signifie tout ceci, *lui demanda doucement* St. Isle, aurois-je le malheur de vous avoir déplü? Qu'avez-vous? Qu'ai-je fait? Rien, *répondit-elle en tournant sur lui ses beaux yeux*; vous n'avez rien fait dont je puisse me plaindre; vous ne pouviez pas prévoir ce qui arrive, & je vous crois innocent. Non, *reprit-il, en se mettant à ses genoux*, je ne suis plus innocent quand vous versez des pleurs; l'Amour m'acuse, je devois tout prévoir, mais de quoi est-il donc question, qu'est-il arrivé? Rien que de très naturel, *répondit-elle*; vous m'aimiez, vous ne m'aimez plus. C'est un malheur pour moi; mais j'y suis sensible sans vous en acuser: J'avois trop exigé de vous. Ah! *Emilie*, *reprit St. Isle*, il faudroit, pour ne vous plus aimer, qu'il se fut fait un prodigieux changement en moi. D'où peuvent vous venir ces injustes idées; par où ai-je mérité qu'elles entraffent dans votre Esprit? Je vous répète que vous n'avez aucun tort, *lui dit-elle*; soyez donc très tranquile. Je souffrirai, je vivrai dans les larmes; mais je ne vous ferai jamais aucuns reproches; & lors que vous ne daignerés plus me voir, lors que vous m'aurez entièrement oubliée dans les plaisirs d'une

nouvelle Chaîne, mes larmes n'iront pas vous chercher pour troubler vôtre bonheur. Ah! dit-il, en lui baisant tendrement la main, pourroit-il y avoir un bonheur pour moi, que vous ne partageriés point? Mais je n'entens que trop ce que vous craignez de me dire. Vous avez ouvert vôtre Cœur à la Jalouſie. C'eſt à moi de deviner, de m'accuſer, de me juger; l'Honneur & l'Amour m'en impoſent également la Loi; je dois leur obéir. Chère *Emilie*, il n'eſt point vrai que je vous ſois infidèle; tout mon Cœur eſt encore à vous. Vous me verriez plus triſte, plus troublé, ſi j'avois le malheur de ne vous plus aimer. Il n'y a que vous qui puiſſiés me procurer ce bonheur, qui remplit le Cœur d'un Amant. Après cet aveu, je ne vous diſſimulerai pas ce qui m'eſt arrivé depuis quelques jours. Vous ſavez les conditions que vous m'avez impoſées; je m'y ſuis ſoumis aveuglément: Je ne voulois qu'être heureux, je l'étois; je ne faiſois point de réflexions. J'aurois toujours penſé demême, ſi je n'avois pas vû *Béliſe*: J'oſe la nommer, parce qu'il me ſemble que m'ouvrit entièrement, c'eſt preſque me juſtifier. *Beliſe* a des principes moins reſpectables que les vôtres. Je lui ai plû ſans ſonger à lui plaire. Ce goût pour un Home qui ne cherchoit pas à lui en inſpirer, l'a rendue careſſante, vive,

féduifante enfin. Elle a voulu m'enflamer, elle n'y a pas réuffi; elle n'a rien diminué de ma tendrefle, mais elle a alteré mon innocence. Malgré moi, j'ai fenti que je n'étois plus également heureux, j'ai fouhaité de la voir, j'ai craint vôtref préfençe, j'ai rougi de me trouver fi différent de moi même, & dans la confufion de ce changement, j'aurois donné ma vie, pour retrouver ma première Vertu, ou pour vous rendre vôtref première indifférence. Voilà l'état où je me trouve. Je ne m'explique pas mieux; j'aurois honte de répandre un plus grand jour fur un caprice qui me donne des remors. J'ofe du moins vous protefter, que vous êtes encore la maitrefle abfolüe de mon Cœur. *Bélife* m'inspire des defirs; vous m'inspirés des fentimens. Je ne fuis donc pas infidèle, je ne fuis que criminel; mais c'est affés pour être indigne de vous; auffi n'aurai-je pas la témérité d'atendre, que vous m'appreniés mon devoir: Après l'aveu que je viens de faire, je dois favoir que mes foins vous outrageroient: Ils vous feroient toujours fufpects; malgré moi même, ils feroient intéréffés; je ne pourrois m'empêcher de me plaindre, & peut-être de vous ofenser... Cette idée renferme mon Arrêt; je n'ai plus qu'à vous fuir & c'est le parti que je vais prendre.

Il étoit aux genoux d'*Emilie* ; il se leva, Quelque coupable que je puisse vous paroître, lui dit-il d'un ton mal assuré, j'ose espérer que vous ne me haïrés point. Si vous n'aviés pas été si vertueuse, mes desirs n'auroient point été des crimes & nous eussions goûté, dans une tendresse éternelle, des plaisirs qui vous auroient charmée vous même. Il apuia alors ses Lèvres sur la main d'*Emilie*. Que je vais vous regréter, reprit-il ! Le plaisir suffira-t-il pour remplir le vuide d'un Cœur à qui vous étiez si nécessaire ? Je vous quite bien moins que je ne vous perds : Je m'immole à mon respect & le courage dont j'ai besoin me fait sentir toute la perte que je fais. Il sembloit toujours qu'il alloit partir, il ne partoit point : Il atendoit la réponse d'*Emilie*. Voiant qu'elle ne disoit pas un mot, Adieu, *Madame*, poursuivit-il, en faisant semblant de s'essuyer les yeux ; vous ne répondés rien & j'explique vôtres silence. Mes discours, ni mes remors ne sauroient vous toucher ! C'est du moins une consolation pour moi, de penser qu'une séparation qui me coutera chaque jour des larmes, ne vous coutera pas même des regrets . . . Ah ! cruel, lui dit enfin *Emilie*, vous voulés me faire mourir ! Que vous ai-je fait ? Pourquoi me persécuter . . . Ah ! *St. Isle*, qui m'eut dit que je vous

perdrois, que vous ne vivriés plus pour moi!... Je vouédrois, répondit il, pouvoir me confèrver à vous; il n'est point de bonheur qui fut égal au mien. Pourquoi faut-il que vous vous fassiés respecter, par l'Amant même que vôtre Vertu désespère? Mais quoi, reprit-elle, est-ce un mal sans remède? Seroit-il impossible que ma tendresse vous fufit? Ah! *St. Isle*, vous ne savés pas combien je vous aime! Vous ignorés... Je fais combien je vous aime moi même, répondit-il: Tout le charme de vôtre amour est dans l'excès du mien. Malgré cela, je ne ferois plus parfaitement heureux. Je me conois, je me sens, je subis toute la rigueur des caprices de la Nature. Je vouédrois vainement me foustraire à sès Loix impéricufes: L'Esclave enchainé par un Tiran, n'a plus qu'un courage inutile. A ces mots, il lui baifa encore la Main long tems. Adieu, lui dit-il, je reste trop auprès de vous; je m'atendris trop; je sens que je vous expose; il est tems que je fuie... Il partoit. Un mouvement d'*Emilie* le ramena à ses genoux; & elle consentit enfin à le rendre heureux.



NOUVELLES ACADEMIQUES.

DANS l'Assemblée publique de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Prusse, du 3. Juin dernier, elle a jugé à M. Paul Irius, Clerc Régulier de la Congrégation de St. Paul & Professeur dans l'Université de Pise, le Prix réservé de la Classe de Mathématique.

Celui des Belles-Lettres fut renvoyé à l'Année 1758. Il a pour Sujet les Monnoies de Brandebourg depuis le tems qu'on a commencé d'en fraper, jusques a la fin du XVI. Siécle. On souhaite que ceux qui travailleront pour ce Prix examinent, en suivant l'Ordre Chronologique :

1°. *A qui apartenoit proprement le Droit de battre Monnoie ? De quelle manière il étoit exercé par le Prince ? Et quelles étoient les Villes qui avoient le Privilege de fraper des Espèces ?*

2°. *Quelles étoient les différentes sortes de Monnoie dont on se servoit dans la Marche de Brandebourg ? Quelle étoit la Forme, le Coin, l'Alliage, le Poids & en un mot le prix intrinsèque de la Monnoie ?*

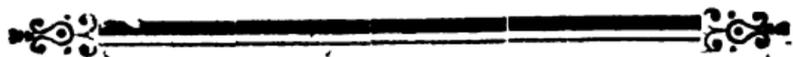
3°. Quel étoit le prix extrinsèque ou courant de la Monoïe, c'est à dire, la proportion, où elle se trouvoit avec les Biens-Fonds, les Marchandises, les Vivres, le Salaire des Ouvriers & les autres choses, qui entrent dans le Comerce ?

4°. On voudroit enfin, qu'après avoir déterminé la différence qu'il y a entre l'ancienne Monoïe & la nouvelle, par rapport aux prix extrinsèque & intrinsèque, on décidât par la voie du calcul, les effets généraux qui en résultent, par rapport aux Richesses de l'Etat & des Particuliers.

La Classe des Mathématiques propose pour le Sujet du Prix ordinaire de 1758. cette Question: *Si la vérité des Principes de la Statique & de la Mécanique est nécessaire ou contingente.* Les Savans de tous les Païs, excepté les Membres ordinaires de l'Académie, sont invités à travailler sur cette Question. Le Prix consiste en une Médaille d'Or du poids de 50. Ducats. M. Formey, Secrétaire perpétuel de l'Académie, recevra les Pièces pour le concours, jusques au premier Janvier 1758.

La Classe de Philosophie expérimentale, pour Sujet du Prix qu'elle distribuera le 31. Mai 1757. à indiqué cette Question: *Si l'Arsebic, qui se trouve en grande quantité dans les Mines métalliques de divers genres,*

est le véritable principe des Métaux, ou bien, si c'est une substance qui en naît & en sorte par voie d'excretion? Ce qu'il faut établir par des Expériences solides & suffisamment répétées.



MOIEN de détruire le Charanson & autres Vermes.

L'On a déjà vu dans nos anciens Journaux une Méthode pour détruire les Charançons; mais celle-ci est nouvelle & nous paroît d'un usage plus général. D'ailleurs les Connoissances qui tendent à l'utilité publique, ne sauroient être trop multipliées. Sur ce Principe, nous ne nous faisons aucune peine de prendre des Morceaux de ce genre, dans des Journaux étrangers, qui ne sont pas généralement répandus: Celui-ci est tiré du Journal Oeconomique, qui s'imprime à Paris.

Tout à son Enemi dans cette Vie mortelle, aussi les Plantes n'en sont elles pas exemptes: Pucerons, Fourmis, Limaçons, Escargots, Sauterelles, Chenilles, Mites & Charançons, voilà quelques uns des plus à craindre pour les Végétaux.

Le Charanson surtout est funeste aux Greniers: Cet Insecte est armé d'une petite

Trompe fort aigüe, dont il s'aide à perser le Grain: Il en mange toute la Substance la plus pure & ne laisse au Laboureur que le Son. Il est prodigieux combien cette méchante Vermine engendre & multiplie au Printems, lorsque le Blé a été coupé dans les premiers jours de la pleine Lune & qu'on l'a mis en Grange avant d'être parfaitement sec, ou qu'enfin les Lucarnes du Grenier regardent le Sud, au lieu d'être ouvertes du côté du Nord; car l'humidité cause la putréfaction dans les Corps & la siccité au contraire les en préserve.

De tous les moyens que l'on a essayé pour se défaire d'une si pernicieuse engeance, le plus efficace est d'aroser les Planchers & les Murailles des Greniers avec une Décoction d'Ail, bien & dûement trempé & macéré dans une quantité suffisante d'Eau salée. L'Odeur de cette Décoction ne s'est pas plutôt répandue, que le Charançon crève ou déguerpit.

Le Savinier, le Souphre, la Corne de Cerf, le Lière, le Buis & généralement toutes choses d'une odeur forte, produisent le même effet & chassent les Serpens, les Couleuvres, les Chauve-Souris; ce que *Virgile* nous indique en ces mots dans ces Géorgiques.

*Disce & odoratam stabulis incendere Cedrum
Galbanoosque agitare, gravi nidare Chelydros.*

Le Charanson ne fuit pas moins la Fleur du Houblon, dont l'odeur est même insupportable à l'Home, car elle ataque le Cerveau & nous occasionne des pesanteurs de Tête, qui vont jusqu'à l'assoupissement. Cet Insecte ne peut également souffrir la Fleur de Sureau, qui chasse aussi par son odeur la Chenille, la Mite & la Teigne.

L'Abînthe, la Rue, l'Auronne, la Sarriette, la Fougère, la Lavande, la Nigelle & la Coriandre verte, ont encore la même propriété; les Pucés & Punaises ne tiendront point contre ces simples, soit que vous les mettiez seulement sous vos Coussins, ou qu'en ayant fait une Décoction dans du Vinaigre, vous en frotiés le Bois d'un Lit.

De plus, on a observé dans tous les tems, que la Graine de Navet atiroit merveilleusement le Charanson. Le goût singulier qu'il a pour cette sorte de Graine, lui fait quitter le Blé; or il s'enivre si bien de la substance douce & huileuse de cette Graine, qu'enfin il en périt. La même chose arrive, si on lui présente du Raisiné, Remède qui n'est pas moins efficace pour détruire les Vers dans les Enfans, surtout si on le leur

fait prendre à jeun & fans mélange ; car les choses douces , ni plus ni moins que les amères , étant prodiguées , font ennemies des Vers , en ce qu'elles les gonflent & les font créver. Nous voyons même que l'excès ces Fruits trop doux , nous fait enfler le Ventricule & nous occasionne de violentes tranchées.

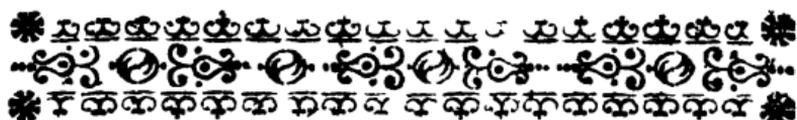
LES LUNETTES ET LA CEINTURE.

À P O L O G U È .

LA Mère des Dieux fut un jour chés là Mère des Graces : Qu'alloit elle y faire ? La critiquer sans doute ; c'est assez le rôle des Vieilles auprès des Jeunes. Celle-ci prit néanmoins le prétexte de lire une Brochure nouvelle qu'*Apollon* venoit d'envoyer à *Cithérée*. Cette Lecture ne rendoit pas la Visite plus amusante ; heureusement elle fut courte ; *Cipria* fût l'abrèger. *Cibelle*, en sortant oublia ses LUNETTES, elles se trouvèrent sur la Toilette de *Venus*, à côté de cette admirable CEINTURE, dit-on ; qui renferme l'art de plaire , & que *Junon* emprunte, quand elle veut ramener son Mari volage. La Ceinture, fière des Atributs qu'on lui prête, se trouva très

ofensée du Voisinage. *Quoi*, dit-elle, *triste partage de la Vieillesse & de l'Infirmité, osés-vous paroître à côté du simbole enchanteur de la Jeunesse & des Agrémens ?* „ Doucement „ lui répondirent les LUNETTES, ne fois „ point si vaine de quelque foible supériorité, ou plutôt de quelques prétendus „ avantages. Tu n'est pas ce que tu penses „ & nous sommes plus que tu ne crois. S'il „ est entre nous quelque différence, d'où „ provient-elle ? De celles à qui nous appartenons. Ce sont les charmes de *Venus* qui t'embellissent, & c'est la Vieillesse de *Cybèle* qui nous dégrade; mais s'il se peut „ qu'un jour, come nous ne désespéront pas „ d'y parvenir, la Jeunesse imagine de nous mettre à la mode, & qu'elle gagne „ à te quitter, de quel côté fera l'avantage ? „ Le Beau-Sexe, dans son Printemps communie ses graces à tout ce qu'il touche, & „ sans lui les plus jolies choses n'ont plus „ d'agrément. Tu serois mauffade au tour „ de la vieille *Cephiste*, & nous sérions charmantes sur le nez de la jeune *Cloé*.

Il en est du Moral come du Phisique. La Fortune sied au Merite, & révolte dans la Fatuité. L'Adversité fait briller la Vertu & paroître la laideur du Vice.



STANCES

Irrégulières à PHILIS.

Sur un Lit de gazon , ornement de Prairies ,
Au bord d'un clair Ruiffeau ,
Je reposois un jour mes tristes rêveries
A l'ombre d'un Ormeau.

Regardant tristement cetté Onde fugitive ,
Hélas ! disois-je , en soupirant ,
Cetté Vague qui fuit est l'image bien vivé
Du bonheur d'un Amant.

Rien ne peut arrêter cetté Vague inconstante ,
Elle s'écoule , elle s'enfuit ;
D'une course rapide elle échape en sa pente
Au Flot qui la poursuit.

Près de moi , sur ces bords , une jeune Fauvette
Vint boire à ce Ruiffeau ;
Sur le Gazon fleuri , l'aimable Oiseau s'arrête ,
Et gazouilloit au bord de l'eau.

Charmé par la douceur de son tendre ramagé ,
Je m'avançai trop promptement ,
Je voulus la saisir , mais fuyant l'esclavage ,
Elle s'envole au même instant.

Tout éfraie un Amant, tout accroît ses allarmes,
 Tout l'invite à rêver ;
Phylis, le croirez vous ! Je répandis des larmes ;
 Ah ! que l'Amour en fait verser.

Dieu ! Que ne puis-je aussi de ce lieu solitaire
 Voler auprès de vous !
 Bientôt, chère *Phylis*, quitant cette Onde claire,
 Je volerois sur vos Genoux.

Pouffé par mon ardeur, & d'un vol moins timide,
 Aux yeux de tant d'Adorateurs,
 J'irois sur ce beau Sein, prenant l'Amour pour Guide
 Becqueter ces heureuses Fleurs :

Et là, de la Fovette, imitant le ramage,
 Peut-être alors je pourrois vous charmer ;
 Mais non ; peut-être aussi je deviendrois volage,
 Et je veux toujours vous aimer.

G E N E V E .

M.



LA FLATERIE ☪ la VERITÉ.

Vers à Melle. S. P.

ON dit qu'un jour la *Flaterie*
 Se plaignoit à la *Vérité*
 De ne pouvoir servir *Silvie*
Trop au dessus d'un *Eloge* emprunté :
 Moi qui fais doner la *Sagesse*
 L'*Esprit*, les *Graces*, la *Beauté*,
 Qui distribüe avec *largesse*,
 Le *Mérite* & la *Qualité*,
 Déormais ma honte est certaine,
 Dit-elle, & mes soins superflus,
 Car toute mon adresse est vaine.
 Où se rassemblent les *Vertus*,
 Que me servent mes artifices ?
 Coment pourrois-je déguiser
 Des *Ridicules* ou des *Vices*
 Dont on ne sauroit l'acuser ?
 Que deviendra donc mon *Empire*,
 Parmi les aveugles *Mortels* ?
 Hélas ! de moi que va-t-on dire ?
 On abatra tous mes *Autels*.
 Ainsi d'une plainte inutile,
 Elle repaiſſoit sa douleur :
 La *Vérité*, d'un air tranquile
 Et d'un ton rempli de douceur

Console ainsi son Enemie :

*Il est vrai , c'est à moi de fournir le Pinceau
Qui de l'adorable Silvie
Doit tracer le brillant Tableau.
Mais vôtre Empire va s'acroitre :
Le Vice par tout détesté ,
Prend le masque , craint de paroître
Et redoute la Vérité.
Ainsi l'Home toujours bizarre
Et forcé de se condamner ,
Admire la Vertu trop rare ,
Et son Orgueil vous fait régner.*

M A D R I G A L.

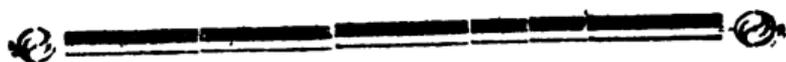
Vous assurés d'un ton de Maître,
Que pour aimer il faut conoitre ;
Voulés vous savoir justement
Ce qu'enseigne l'expérience ?
L'Amour vient de l'aveuglement ,
L'Amitié de la conoissance.

E P I G R A M E.

CLEON ardent à la Vengeance
En craint également les traits ;
Et s'il vous a fait une offense ,
Il ne vous pardone jamais.

A U T R E.

L'Excessive sincérité
 Souvent n'est que temérité ;
 Le meilleur Ami s'en offense.
 S'ouvrir sur tout sans balancer ,
 C'est bien moins Vertu , qu'Imprudenco ;
 Et dire toujours ce qu'on pense ,
 C'est ignorer l'art de penser.

A I R de *Clavecin*.

O U i ,
 L'Or est aujourd'hui
 Le seul apui :
 Sans lui la Vertu
 N'est qu'un fétu.
 L'Esprit les Talens ,
 Les Sentimens
 Les Agrémens
 Les plus brillans
 Ne sont plus sur les rangs ,
 C'est
 Du vil Intèrèt ,
 Qu'on suit l'Arèt ,
 Qui remplit le Cœur
 D'un sot honneur ,
 Dont le résultat ,

Est de tenir un grand état,
Souvent l'origine d'un Fat.

Dieux !

Sans jeter les yeux

Sur leurs Aïeux

Verra-t-on toujours

Aller au Cours,

En Cabriolets,

Mille Sujets,

Qui sont des vrais

Colifichets,

Nous morguer à l'excès,

Faire florès,

Et de six Laquais,

Bien vêtus, bien faits

Montrer l'étalage.

Quoi ! le Sage

Peut-il voir

S'écarter ainsi du Devoir

Sans un chagrin inouï ? . . .

Où,

L'Or est aujourd'hui

Le seul apui &c.

Quand

Le maudit Clinquant

Ne fera-t-il plus si fréquent ?

Jamais la Raïson

Ne fera-t-elle

De Saison ?

Imitera-t-on ,
 Toûjours le ton
 De *Phaëton* ?

Chûte qu'on rapelle.

Sots ,
 Pour le vrai quités le faux.

Fous ,
 Qu'on ne parle plus de vous,

Grands ,
 Sachés contenir vos Sens ,
 Servés d'exemple en tout tems ;
 Mais fans fracas ; quel ennui !

Ouï ,
 L'Or est aujourd'hui
 Le seul apui &c..



LOGOGRIPE.

A la prolixité je dois mon existence :
 Lecteur, je suis de mots une surabondance.
 Combine mes neuf pieds, tu trouves sans éfort ,
 Ce que cherche un Héros en affrontant la Mort ,
 Et qu'au prix de son Sang fort souvent il achète :
 Des Oiseaux le plus vain ; la plus stupide Bête ;
 Un Morceau délicat logé dans un Etui ,
 Qu'*Anubis*, en japant, dit n'être dû qu'à lui :
 Un Terme injurieux , piquant & satirique ,
 D'Iris en négligé, trop mordante critique :
 Celui qui, disposant d'un soufle impétueux

Elève & fait calmer des Flots tumultueux ;
 Un Roïaume d'*Espagne* ; un grand Pape ; une Ville,
 Conue à l'embonpoint d'un Peuple volatile.
 Dans mon sein , j'en rougis , je porte un Scélerat ,
 Le plus parfait qui fut sous le Triumvirat :
 La plus noble moitié de tout ce qui respire ,
 Qui seule des *François* peut gouverner l'Empire :
 Un Discours mesuré , sublime , harmonieux ,
 Apellé mille fois le Langage des Dieux ;
 Ce qui fait d'un Concert toute la mélodie :
 C'en est fait , je finis par une Maladie :
 O malheureux éfet de son impression !
 Je me trouve sans voix , sans respiration.

PSALTERION est le mot du Logogriphe
 du Mois dernier.

A V I S.

L'On trouvera chez le Sr. *Neubrand* à
Tuverdon, des Bibles de *Bieme*, avec
 Figures, sur Papier colé, à raison de Cinq
 Francs. Il s'est chargé de toutes celles qui
 restoient de cette Edition. Ceux qui en sou-
 haiteront pourront s'adresser à lui, en
 afranchissant leurs Lettres.

T A B L E.

D iscours sur ce Précepte de St. Paul, pleurés avec ceux qui pleurent.	P. 251
Lettre à une jeune Personne sur le Choix des Sociétés.	261
Essai sur cette Question Académique: La Droiture du Cœur n'est elle pas aussi nécessaire que la Justesse de l'Esprit, pour le progrès des Sciences & des Belles Lettres ?	274
— Sur cette Question: La Langue Françoisé est elle plus propre pour les Ouvrages d'Eloquence, que pour ceux de Poésie ?	282
— Sur cet autre Sujet: Combien les Talens servent à unir les Homes ?	286
Lettre à M. R. sur la mort de Mr. le Professeur Lullin.	290
Épître relative à la Lettre précédente.	297
Supplément aux Pensées d'un jeune Militaire, rangées par ordre alphabétique.	302
L'Abeille Literaire III. Essai, les Opinions.	313
Lettre sur l'Amour, à Melle. C. U. R*****.	322
Mémoires de Sety.	329
Les Conditions inutiles, Nouvelle.	337
Nouvelles Académiques.	353
Moyen de détruire le Charanson & autres Vermine.	355
Les Lunettes & la Ceinture, Apologue.	358
Stances irrégulières à Philis.	360
La Flatterie & la Vérité.	362
Madrigal.	363
Epigrammes. ●	363. & 364
Air de Clavecin.	364
Logogriphe.	366
vis.	367